

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TRENTE-UNIÈME.

A PARIS,

chez
BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

RECUEIL
DE LETTRES.

LETTRES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIÈRE.

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, DE CHAMBÉRY.

A Besançon, le 29 juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon ; j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étais pas attendu, qui m'ont fait plaisir, en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé *Blanchard*, qui nous a donné à dîner, à M. le comte de *Saint-Rieux*, et à moi. Il m'a dit qu'il partirait dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. *Campra*, qui est malade, et comme il

est fort âgé, M. *Blanchard* se flatte de lui succéder en la charge d'intendant, premier maître de quartier de la musique de la chambre du roi, et conseiller de sa majesté en ses conseils. Il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera un appointement dans la chapelle, ou dans la chambre du roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont-là des postes brillans et lucratifs, qu'on ne peut assez ménager : aussi l'ai-je très-fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du roi, avec qui j'ai fait connaissance au concert. M. l'abbé *Blanchard* m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces messieurs ont eu la complaisance d'applaudir ; aussi-bien qu'un duo de Pyramme et Thisbé, que j'ai chanté avec M. *Duroncel* fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon ; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années ; ce qui

m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien ; ce qui me ferait quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serais reçu avec plaisir, et si l'on m'y donnera des écoliers ; je me suis fourni de quantité de papiers et de pièces nouvelles, d'un goût charmant, et qui sûrement ne sont pas connues à Chambéry ; mais je vous avoue que je ne me soucie guère de partir que je ne sache au vrai si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce serait un trésor, et en même temps un miracle, de voir un bon musicien en Savoie ; je n'ose ni ne puis me flatter d'être de ce nombre ; mais en ce cas je me vante toujours de produire en autrui ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes principes auront lieu de s'en louer, et vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, et au cas que vous voyiez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le

marquer, et comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrais la liberté de consulter le secours de vos sages avis, sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé *Blanchard*, ou à Soleure, auprès de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont-là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien-aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission, l'honneur de vos ordres, et suis avec une respectueuse considération,

MADAME,

ROUSSEAU.

LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, le 13 septembre 1737.

MADAME,

JE suis ici depuis deux jours : on ne peut être plus satisfait d'une ville, que je le suis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitié et d'empressemens que je croyais, en sortant de Chambéry, me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. *Micoud* me donna à dîner avec plusieurs de ses amis, et le soir après la comédie, j'allai souper avec le bon homme *Lagère*.

Je n'ai vu ni madame la présidente ni madame d'*Eybens*, ni M. le président de *Tancin*, ce seigneur est en campagne. Je n'ai pas laissé de remettre la lettre à ses gens. Pour madame de *Bardonanche*, je me suis présenté plusieurs fois, sans pouvoir lui faire la révérence : j'ai fait remettre la lettre, et j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de madame d'*Eybens*.

Il faut parler de M. de l'*Orme*. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce monsieur s'excusant sur l'absence de M. l'évêque, m'offrit un écu de six francs. Je l'acceptai, par timidité ; mais je crus devoir en faire présent au portier. Je ne sais si j'ai bien fait ; mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me résoudre à faire autremen . J'ose croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver, pour Monpellier, en droiture, une chaise de retour, j'en profiterai. Le marché s'est fait à l'entremise d'un ami, et il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs ; je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles : mais ce n'est pas une occas on à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourrait les faire tenir à M. *Micoud*, qui les ferait partir ensuite pour Montpellier, à l'adress de M. *Lazerme*. Vous pouv z aussi les renvoyer de Chambéry en droiture : ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux ; pour moi je n'en sais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été con-

traint de partir, sans faire la révérence à M. le marquis d'*Antremont*, et lui présenter mes très-humbles actions de grâces ; oserais-je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela ?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir le 18 du courant, je pourrais donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine prochaine, si vous prenez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce temps-là ira jusqu'à l'inquiétude.

Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chère maman ; n'ais-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt; et n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention ?

La mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On representa Alzire, mal à la vérité ; mais je ne laissai pas d'y être ému, jusqu'à perdre la respiration ; mes palpitations augmentèrent étonnamment, et je crains de m'en sentir quelque temps.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des cœurs si

sensibles au grand, au sublime, au pathétique pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentimens ? La fortune semble faire à tout cela une espèce de compensation, à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres : y réussit-elle ou non ? Le public et vous, Madame, ne serez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer désormais au tragique, jusqu'au rétablissement de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE III.

A LA MÊME.

Montpellier, ce 23 octobre 1737.

MADAME,

JE ne me sers point de la voie indiquée de M. *Barillot*, parce que c'est faire le tour de l'école. Vos lettres et les miennes passant toutes par Lyon, il faudrait avoir une adresse à Lyon.

Voici un mois passé de mon arrivée à Montpellier, sans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aie écrit plusieurs fois et par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquille, et que ma situation n'est pas des plus gracieuses; je vous proteste cependant, Madame avec la plus parfaite sincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, savoir, par messieurs *Vêpres*, M. *Micoud*, et en droiture. Il est impossible, qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne; ainsi, j'en attends la réponse dans trois semaines au plus tard : passé ce temps-là, si je n'ai point de nouvelles, je serai contraint de partir dans le dernier désordre, et de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce soir la poste doit arriver; et il se peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poste les jours qu'il fallait; car j'aurais réponse depuis quinze jours, si les lettres avaient fait chemin dans leur temps. Vos lettres doivent passer par Lyon pour venir ici; ainsi c'est les mercredi et samedi de bon matin qu'elles doivent être mises à la

poste. Je vous avais donné précédemment l'adresse de ma pension : il vaudrait peut-être mieux les adresser en droiture où je suis logé, parce que je suis sûr de les y recevoir exactement. C'est chez M. *Barcellon*, huissier de la bourse, en rue basse, proche du palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

P. S. Si vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, et que vous écriviez, par exemple, à messieurs *Vêpres* par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils sont exacts, recevoir leur lettre en même temps que la vôtre.

J'allais fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice; et quoique peut-être il dût me paraître un peu dur que la première lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise ? quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, et puis il se trouve au bout que ce ne sont que

sottises : je le reconnais parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, et faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour-propre voulait encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plaît, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de janvier ou au commencement du suivant.

Quant à la lettre de M. *Arnauld*, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près et juger de ce qu'il y a à faire ; mais, Madame, je vous prie d'être bien persuadée que, hors ma pension et l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connaître le terrain, le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers et de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh ! qu'on a une idée bien fausse du caractère

languedocien, et sur-tout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger! Mais pour revenir, les recommandations dont j'aurais besoin sont de toutes les espèces. Premièrement, pour la noblesse, et les gens en place. Il me serait très-avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connaître et à faire quelque usage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile dans la suite en temps et lieu. En second lieu, pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte et plus facile, et pour mille autres avantages que vous savez que l'on tire de ces connaissances-là. Troisièmement, parmi les gens de lettres, savans, professeurs, par les lumières qu'on peut acquérir avec eux et les progrès qu'on y pourrait faire. Enfin généralement pour toutes les personnes de mérite avec lesquelles on peut du moins lier une honnête société, apprendre quelque chose, et couler quelques heures prises sur la plus rude et la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, Madame, et non à M. l'abbé *Arnauld*, parcequ'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre,

et que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites, Madame, un détail si riant de ma situation à Montpellier, qu'en vérité je ne saurais mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, sur l'espèce de vie que je mène ici. Quant à vous, Madame, plût à Dieu que le récit de votre situation fût moins véridique! hélas! je ne puis, pour le présent, faire que des vœux ardens pour l'adoucissement de votre sort; il serait trop envié, s'il était conforme à celui que vous méritez. Je n'ose espérer le rétablissement de ma santé; car elle est encore plus en désordre que quand je suis parti de Chambéry: mais, Madame, si Dieu daignait me la rendre, il est sûr que je n'en ferais d'autre usage, qu'à tâcher de vous soulager de vos soins, et à vous seconder en bon et tendre fils, et en élève reconnaissant. Vous m'exhortez, Madame, à rester ici jusqu'à la Saint Jean; je ne le ferais pas, quand on m'y couvrirait d'or. Je ne sache pas avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon

goût que celui-ci, ni de séjour plus ennuyeux plus maussade, que celui de Montpellier. Je sais bien que vous ne me croirez point; vous êtes encore remplie des belles idées que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au-dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réserve une relation de Montpellier, qui vous fera toucher les choses au doigt et à l'œil; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma santé, il n'est pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premièrement les alimens n'y valent rien; mais rien, je dis, rien, et je ne badine point. Le vin y est trop violent, et incommode toujours: le pain y est passable, à la vérité; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre. On n'y mange que de mauvais mouton, et du poisson de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous serait impossible de goûter de la soupe ou des ragoûts qu'on nous sert à ma pension, sans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-dessus; car si je vous disais les choses précisément comme elles sont, vous seriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En second lieu, l'air ne me convient pas: autre paradoxe, encore plus incroyable que les pré-

cédens ; c'est pourtant la vérité. On ne saurait disconvenir que l'air de Montpellier ne soit fort pur, et en hiver assez doux. Cependant le voisinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine ; aussi y voit-on beaucoup de phthisiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amène de temps en temps des brouillards épais et froids, chargés de particules salines et âcres, qui sont fort dangereuses. Aussi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge, et des esquinancies, plus souvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à présent ; car si j'en disais davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant protester que je n'ai dit que la vérité. Enfin un troisième article, c'est la cherté : pour celui-là, je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, et que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il suffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, et les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudrait beaucoup qu'il m'en restât actuellement autant devant moi, pour prendre l'avance, comme vous dites, qu'il en faudrait

laisser en arrière pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre. Jugez, Madame, comment me voilà joli garçon ; et pour achever de me peindre, si je suis contraint de me mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sous par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerais mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains ; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage et sans usure, et cela du premier cancre de la terre. Cèla ne pourra pas durer pourtant d'autant plus que le deuxième mois est commencé depuis hier : mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, et je suis assuré d'être secouru à temps. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. *C.* il lui sera de la dernière fa-

cilité de faire cela : en tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos messieurs de Belley, et de la voie duquel on peut se servir ; M. *Parent*, marchand drapier à Lyon, au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. *Barcellon*, ou plutôt *Marcellon* ; comme l'adresse est à la première page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit : la plume me tombe des mains ; cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avais à écrire. La suite de la relation et le reste etc. sera renvoyé pour lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux, sans quoi, Madame, je ne vous imiterais certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, et présente mes respectueuses salutations aux révérends pères jésuites, le révérend père *Hemet* et le révérend père *Copier*. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plait, à ma santé. Pour moi, je me contente du fumet : car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, et de vous dire que j'ai résolu d'en

partir vers la fin de décembre, et d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieux du Saint-Esprit. C'est un air excellent; il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connaissance en chemin, et j'espère de n'y être pas tout-à-fait si chèrement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-dessus : il faut encore ajouter que c'est faire d'une pierre deux coups, car je me rapproche de deux journées.

Je vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras et des frais, si l'on fesait écrire, par un marchand de Lyon, à son correspondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurais besoin, jusqu'à la concurrence de la somme destinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, et ne vous sont d'aucun avantage.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier, le 14 décembre 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisième lettre, vous ne la datez point, et vous n'accusez point la réception des miennes : cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter, entre les mains de M. *Bouvier*, les 200 livres en question, je vous en réitère mes humbles actions de grâces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche; car je tirai une lettre de change sur M. *Bouvier*, qu'il a refusée, et qu'on m'a renvoyée ; je l'ai fait partir derechef, il y a apparence, qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres, je n'aurai besoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour, que jusqu'à la fin de février : ainsi vous aurez 100 livres de

moins à compter ; mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit surement entre les mains de M. *Bouvier*, pour ce temps-là. Je n'ai pu faire les remèdes qui m'étaient prescrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des États ; et voilà la clôture des États qui se fait demain, après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon, je partirai pour le Saint-Esprit, et je ferai l'essai des remèdes qui m'ont été ordonnés. Remèdes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, et ma santé est en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une suite de ma relation : cela demande plus de tranquillité que je ne m'en sens aujourdhui. Je vous dirai en passant que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon temps à Montpellier ; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques ; pour le divertissement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des musiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'est pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je suis endetté ici de 108 liv. ; le reste servira, avec un peu déconomie, à

passer les deux mois prochains, j'espère les couler plus agréablement qu'à Montpellier : voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adresse ordinaire ; au cas que je sois parti, les lettres me seront renvoyées. J'offre mes très-humbles respects aux révérends pères jésuites. Quand j'aurai reçu de l'argent et que je n'aurai pas l'esprit si chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je suis, Madame, avec un très-profond respect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponse, par rapport à M. de *Lautrec*. Oh ma chère maman ! j'aime mieux être auprès de D., et être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas ; il est inutile de penser que je puisse vivre autrement : il y a long-temps que je vous l'ai dit, et je le sens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aie cet avantage, dans quelque état que je sois, tout m'est indifférent. Quand on pense comme moi, je vois qu'il n'est pas difficile d'éluder les raisons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu, rangez les choses de sorte que je ne meure pas de désespoir. J'approuve tout,

je me soumets à tout, excepté ce seul article; auquel je me sens hors d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah! ma chère maman, n'êtes-vous donc plus ma chère maman? ai-je vécu quelques mois de trop?

Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterais la chose dans toute la joie de mon cœur; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 mars 1739.

MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier, et je suis convenu sincèrement avec moi-même que, puisque vous trouviez que j'avois tort, il fallait que je l'eusse effectivement; ainsi, sans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuses de bon cœur à mon frère, et je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous

assure

assure aussi que j'ai résolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, sur quelque ton qu'il vous plaise de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos pâques vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, et je suis sûr que quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, et dont vous savez bien qu'une parfaite connaissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très-chère maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon père. Rendez-moi cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avais retardé jusqu'à présent. Je pensais qu'il aurait convenu d'attendre la réponse de M. l'abbé *Arnauld*, afin que si le sujet du mémoire n'avait eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce

projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole ; et pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer, et de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis long-temps dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chère maman, qu'il y a un mois, et peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon cœur, et avec les sentimens du fils le plus tendre, etc.

LETTRE VI.

3 mars.

MA TRÈS-CHÈRE ET TRÈS-BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint le brouillon du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. *Arnauld*. Si j'étais capable de faire un chef-d'œuvre, ce mémoire à mon goût serait le mien ; non qu'il soit travaillé

avec beaucoup d'art, mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendrait guère dans l'état où je suis : mais j'ai toujours cru qu'on pouvait sans arrogance, et cependant sans s'avilir, conserver dans la mauvaise fortune et dans les supplications, une certaine dignité plus propre à obtenir des grâces d'un honnête homme que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espère de ce mémoire, à moins que votre zèle et votre habileté ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule : car je sais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent et ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien est inconnu; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendrait très-bien. Mais, me dites-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin?

Il n'y a pas tant de mal cependant; et j'espère que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le rodomont hors de propos, et que je me suis raisonna-

blement humanisé. Je sais bien, Dieu merci, à quoi, sans cela, *Petit* aurait couru grand risque de mourir de faim en pareille occasion; preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'est que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant dans la prospérité. Mais qu'est-ce que je lanterne là ? sans me souvenir, chère maman, que je parle à qui me connaît mieux que moi-même. Baste; un peu d'effusion de cœur dans l'occasion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié, et propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif. Voyage éternel et malencontreux, s'il en fût au monde, et qui s'est déjà présenté à moi bien des fois, et sous des faces bien différentes. Ce sont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en soit, j'ai mis à cela un emplâtre, Dieu sait comment ! en tout cas si l'on vient me faire subir l'interrogatoire aux Charmettes, j'espère bien ne pas rester court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il sera bon, en présentant le mémoire, de

glisser légérement sur le détail des circonstances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aie l'honneur de vous voir avant ce temps-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaisie, ma chère maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon bon génie vous l'inspire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, et à vous faire dûment les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. *le Cureu*, et mes amitiés à mon frère. Ayez la bonté de dire au premier, que comme *Proserpine* (ah! la belle chose que de placer là *Proserpine!*) Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses? comme *Proserpine* donc passait autrefois six mois sur terre et six mois aux enfers, il faut de même qu'il se résolve de partager son temps entre vous et moi : mais aussi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, si vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaise, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chère et très-bonne maman.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra servir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue : mais aussi il faudra que ce soit à quelque maman bien chère et bien aimée ; sans quoi la mienne ne prouve rien.

LETTRE VII.

Venise, 5 octobre 1743.

Quoi ! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles, et vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vous ! J'avais eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise ; mais dès que notre ambassadeur et notre directeur des postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles ; cependant les lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, et sur-tout que je reçoive des vôtres, sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambassadeur d'Espagne qui, j'espère,

ne me refusera pas la grâce de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, maman, de faire dire à M. *Dupont* que j'ai reçu sa lettre, et que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussitôt que j'aurai l'adresse du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne et très-chère maman. J'écris aujourd'hui à M. de *Lautrec* exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres : vous ne la donnerez à personne ; mais vous prendrez seulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscrétion à en charger ses courriers. Adieu derechef, très-chère maman, je me porte bien, et vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos amis, sans oublier *Zizi* et taleralatalera, et tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Genève, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adresse sera simplement à M. *Rousseau*, secrétaire d'ambassade de France, à Venise.

Comme il y aurait toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les courriers de

M. de la *Mina*, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adresser à quelque correspondant à Genève qui me les fera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, et de la faire remettre à son adresse. O mille fois chère maman, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue : en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

LETTRE VIII.

A LA MÊME.

A Paris, 25 février 1745.

J'AI reçu ma très-bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les présens que vous y avez joints, tant en savon qu'en chocolat ; je n'ai point jugé à propos de me frotter les moustaches du premier, parce que je le réserve pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais commençons par le plus pressant, qui est de votre santé, et par l'état présent de vos affaires, c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné

de vos souffrances continuelles. La sagesse de DIEU n'aime point à faire des présens inutiles ; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'est la patience ; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanité. Puisque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, et nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre frère, j'espère d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'*Arras* m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé ; c'était me faire la cour mieux qu'il ne le pensait lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, et je lui prépare des magistères qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me suis toujours assez bien porté depuis mon arrivée à Paris, et bien m'en a pris ; car j'aurais été, aussi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens et les apothicaires. Au reste, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous ; puisque l'ami chez lequel

je suis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'est enfin tiré contre toute espérance de ma part. Ce bon et généreux ami est un gentilhomme espagnol, assez à son aise, qui me presse d'accepter un asile dans sa maison, pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts et de sentimens qui me lie à lui, je ne le prends point au mot, et je vous laisse à deviner pourquoi.

Je ne puis rien vous dire de particulier sur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des secours que vous trouverez pour en supporter les frais, et des moyens sur lesquels vous appuyez l'espoir du succès de ce que vous y allez entreprendre.

Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, et je n'attends pas là-dessus d'autres lumières que celles de vos yeux et des miens. Ainsi vous êtes plus en état que moi de juger de la solidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve mademoiselle sa fille assez aimable, je pense pourtant que vous me faites plus d'honneur que de justice, en me comparant à elle : car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte

mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus : car je ne saurais répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurais finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de *Keister*. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela ; mais quand on a vos lumières, on n'a pas bonne grâce à se laisser tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumières en chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de secrets et de magistères me paraissent cruches et butords. Je voyais, il a deux jours, un de ces idiots, qui soupesant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étais, n'était pas étonné de sa grande pésanteur, parce, disait-il, qu'elle contient beaucoup de mercure ; et le même homme se vantait de savoir parfaitement l'analyse et la composition des corps. Si de pareils bavards savaient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en seraient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais? Hélas! maman, je vous aime, je pense à vous, je me plains de mon cheval d'ambassadeur : on me plaint, on m'estime, et l'on ne me

rend point d'autre justice. Ce n'est pas que je n'espère m'en venger un jour en lui fesant voir non-seulement que je vaux mieux, mais que je suis plus estimé que lui. Du reste, beaucoup de projets, peu d'espérance; mais toujours, n'établissant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de *Bille*; car il a fini ses affaires fort heureusement, et il ne lui manque que de l'argent, sorte de marchandise dont mes mains ne se souillent plus. Je ne sais comment réussira cette lettre; car on m'a dit que M. *Deville* devait partir demain, et comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Adieu, bonne maman, souvenez-vous de m'écrire souvent, et de me donner une adresse sure.

LETTRE IX.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 décembre 1747.

Il n'y a que six jours, ma très-chère maman, que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon silence et avec raison, puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avais écrite de-là sous l'enveloppe de l'abbé *Giloz*. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet, ni vous votre lettre; mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie. Car dans l'éloignement où j'étais de tout bureau pour affranchir, je hasardai ma double lettre sans affranchissement, vous marquant à tous les deux combien je craignais qu'elle n'arrivât pas et que j'attendais votre réponse pour me rassurer;

je ne l'ai point reçue cette réponse ; et j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, et qu'il fallait nécessairemet attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avait encore enhardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année dernière il vous en était parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avais hasardée de la même manière, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du pont un paquet endossé de mon écriture à l'adresse de M. l'abbé *Giloz*, etc. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre et lui envoyer la sienne; aussi bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me résoudre à les recommencer.

M. *Descreux* vint me voir le lendemain de mon arrivée, il me dit qu'il avait de l'argent à votre service, et qu'il avait un voyage à faire, dans lequel il comptait vous voir en passant et vous offrir sa bourse. Il a beau dire, je ne la crois guère en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même

prix, je vous assure que cela lui est fort égal. Il est fort sur le zéro, aussi bien que M. *Baqueret*, et je ne doute pas qu'il n'aille achever ses projets au même lieu. Du reste, je le crois fort bon homme, et qui même allie deux choses rares à trouver ensemble, la folie et l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'est tout dire. Malgré les injustices que vous me faites intérieurement, il ne tiendrait qu'à moi de changer en estime et en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiraient pour cela: mais votre cœur n'a que trop de ses propres maux, sans avoir encore à porter ceux d'autrui; j'espère toujours qu'un jour vous me connaîtrez mieux, et vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frère de sa bonne amitié, et l'assure de toute la mienne. Adieu, trop chère et trop bonne maman, je suis de nouveau à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, sur l'espérance que m'avait donnée M. *Descreux* de me venir voir avant son départ; mais je l'ai attendu inutilement, et je le tiens parti ou perdu.

LETTRE X.

A LA MÊME.

Paris, le 26 août 1748.

JE n'espérais plus, ma très-bonne maman, avoir le plaisir de vous écrire; l'intervalle de ma dernière lettre à été rempli coup sur coup de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur et rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre, et d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, et la pierre, qui du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération: mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience et la résignation, remèdes qu'on a toujours sous la main, mais qui ne guérissent pas de grand'chose.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de violentes coliques d'estomac, accompagnées de vomissemens continuels et d'un flux de

ventre excessif. J'ai fait mille remèdes inutiles, j'ai pris l'émétique et en dernier lieu le symarouba; le vomissement est calmé, mais je ne digère plus dutout. Les alimens sortent tels que je les ai pris, il a fallu renoncer même au riz qui m'avait été prescrit ; et je suis réduit à me priver presque de toute nourriture, et par dessus tout cela d'une faiblesse inconcevable.

Cependant le besoin me chasse de la cambre, et je me propose de faire demain ma première sortie ; peut-être que le grand air et un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genièvre, mais il est ici bien moins bon et beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chère maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne sont-elles point calmées? n'êtes-vous point apaisée au sujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon cœur, ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent, vous ne me connaîtrez que quand il n'en sera plus temps.

M. *Léonard* a envoyé savoir de mes nouvelles, il y a quelque temps. Je promis de lui écrire, et je l'aurais fait, si je n'étais tombé malade précisément dans ce temps-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce serait quelques ports de lettres, quelques affranchissemens épargnés, dans un temps où cette lésine est presque nécessité. J'espère toujours que ce temps n'est pas pour durer éternellement. Je voudrais bien avoir quelque voie sure pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurais le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit et ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances difficiles, pour sortir, s'il est possible, de cet état d'opprobre et de misère; et je crois m'appercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui règle ma destinée, et que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.

LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 janvier 1749.

UN travail extraordinaire qui m'est survenu, et une très-mauvaise santé, m'ont empêché, ma très-bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me suis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des arts et des sciences qu'on va mettre sous presse. La besogne croît sous ma main, et il faut la rendre à jour nommé; de façon que surchargé de ce travail, sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis contraint de prendre mon temps sur les heures de mon sommeil. Je suis sur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul et aux chausses des gens qui m'ont fait du mal; la bile me donne des forces, et même de l'esprit et de la science.

La colère suffit et vaut un Apollon.

Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun

a ses armes : au lieu de faire des chansons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre, et durera plus long-temps.

Voilà, ma chère maman, qu'elle serait l'excuse de ma négligence, si j'en avais quelqu'une de recevable auprès de vous : mais je sens bien que ce serait un nouveau tort de prétendre me justifier. J'avoue le mien, en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques instans dans mes occupations sur celles de l'amitié, croyez qu'elle n'est pas faite pour avoir long-temps la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire : c'est-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponse à la dernière de vos lettres, celle que j'avais reçue de Genève, je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je pense que ce que je vous adressai était décisif et pouvait me dispenser d'autre réponse, d'autant plus que j'aurais eu trop à dire.

Je vous supplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens pour le frère ; et de lui dire que j'entre parfaitement

dans ses vues et dans ses raisons, et qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut espérer qu'un temps plus favorable nous rapprochera de séjour, comme la même façon de penser nous rapproche de sentiment.

Adieu, ma bonne maman; n'imitez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus souvent des nouvelles de votre santé, et plaignez un homme qui succombe sous un travail ingrat.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris, le 13 février 1753.

Vous trouverez ci-joint, ma chère maman, une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme, et du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans : cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses, et surtout le pain, sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne maman,

entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le temps de vous rappeler quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison et votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter, et dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver, que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

On donnera le premier de mars la première représentation du Devin à l'opéra de Paris, je me ménage jusqu'à ce temps-là avec un soin extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il sera joué aussi le lundi gras au château de Bellevue, en présence du roi, et madame la marquise de *Pompadour* y fera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des seigneurs et dames de la cour, je m'attends à être chanté faux et estropié ; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au roi, je ne veux rien faire

de ce qui aurait l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste, qui me rend indépendant, et qui me rendrait heureux si mon bonheur pouvait se faire sans le vôtre et sans la santé.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer; et je me servirai pour cela de la voie de M. *Léonard*, ou de celle de l'abbé *Giloz*, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman; aimez toujours un fils qui voudrait vivre plus pour vous que pour lui-même.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu et copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'était un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me fesais

une violente peine de les avancer ; mais aussi il ne fallait pas me faire dire au commencement que j'avais abandonné tous mes droits et prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour mensonge, et de plus, que celui-là est bien plus aisé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-dessus, Madame, ce que *Socrate* répondit autrefois à un certain *Lisias*. Ce *Lisias* était le plus habile orateur de son temps ; et dans l'accusation où *Socrate* fut condamné, il lui apporta un discours qu'il avait travaillé avec grand soin, où il mettait ses raisons et les moyens de *Socrate* dans tout leur jour. *Socrate* le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait ; mais il lui dit franchement qu'il ne lui était pas propre. Sur quoi *Lisias* lui ayant demandé comment il était possible que ce discours fût bien fait s'il ne lui était pas propre : de même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourrait m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, et auxquels il ne manquerait rien, mais qui ne me conviendraient pas. Pour moi, plus docile que *Socrate*, j'ai laissé le tout comme vous

avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expressions de style seulement, qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne sais quelles pouvaient être vos vues en fesant passer la pension par les mains de Son Excellence, mais l'inconvénient en saute aux yeux; car il est clair que si j'avais le malheur par quelque accident imprévu de lui survivre, ou qu'il tombât malade, adieu la pension. En coûtera-t-il plus pour l'établir le plus solidement qu'on pourra? C'est chercher des détours qui vous égarent, pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à suivre le droit chemin. Si ma fidélité était équivoque, et qu'on pût me soupçonner d'être homme à détourner cet argent, ou à en faire un mauvais usage, je me serais bien gardé de changer l'endroit aussi librement que je l'ai fait, et ce qui m'a engagé à parler de moi, c'est que j'ai cru pénétrer que votre délicatesse se fesait quelque peine qu'on pût penser que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé; quoi qu'il en soit, j'espère bien de n'en jamais souiller mes mains.

Vous avez, sans doute par mégarde, joint

au mémoire une feuille séparée, que je ne suppose pas qui fût à copier. En effet, ne pourrait-on pas me demand r de quoi je me mêle là ; et moi, qui assu e être séquestré de toute affaire civile, me siérait-il de paraître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence ?

Quant à ce qu'on me fait dire que je souhaiterais de n'être pas nommé, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue, autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part et de celle de mon oncle ; mais je vous en dispense l'un et l'autre. D'ailleurs, sous quel nom, dites-moi, feriez-vous enregistrer la pension ?

Je fais mille remerciemens au très-cher oncle. Je connais tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie, il peut s'assurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnaissant : car, comme dit *Sénèque*.

Multa perdenda sunt, ut semel ponas bene.

Ce latin-là c'est pour l'oncle ; en voici pour vous, la traduction française.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-temps que vous pratiquez cette sentence sans, je gage, l'avoir jamais lue dans *Sénèque*.

Je suis dans la plus grande vivacité de tous mes sentimens, etc.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

Le départ de M. *Deville* se trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chère maman, le loisir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne saurais que vous exhorter à vous servir des connaissances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de al cour d'Espagne, ayant plusieurs amis qui pourraient nous servir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de *Turrieta*, qui

est assez ami de mon ami, peut-être un peu le mien : je me propose à son départ pour Madrid, où il doit retourner ce printemps, de lui remettre un mémoire relatif à votre pension, qui aurait pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairait : car mon opinion est que c'est une affaire désespérée du côté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours assez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront, c'est-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en sera pas de même en Espagne où nous trouverons toujours autant, et comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au reste, je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma démarche ; mais que risquons-nous de tenter ? Quant à M. le marquis *Scotti*, je savais déjà tout ce que vous m'en dites, et je ne manquerai pas d'insinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire ; mais comme cela dépend de plusieurs circonstances, soit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, soit de la répugnance que pourraient avoir mes correspondans à lui faire leur cour, soit enfin de la vie du roi d'Espagne, il ne sera peut-être pas si mauvais que vous le pensez, de suivre la voie ordinaire des mi-

nistres. Les affaires qui ont passé par les bureaux se trouvent à la longue toujours plus solides que celles qui ne se sont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerais pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se font ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles qu'après les merveilles que *St Paul* a vues, l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferais un détail de tout cela, si je ne pensais que M. *Deville* sera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, soit par le nombre, soit par la magnificence, en vous disant premièrement qu'il y avait quinze mille masques au bal masqué qui s'est donné à Versailles, et que la richesse des habits au bal paré, au ballet, et aux grands appartemens, était telle que mon Espagnol, saisi d'un enthousiasme poëtique de son pays, s'écria : que madame la Dauphine était un soleil, dont la présence avait liquéfié tout l'or du royaume, dont s'était fait un fleuve immense, au milieu duquel nageait toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le spectacle le

moins agréable : car j'ai vu danser et sauter toute la canaille de Paris dans ces salles superbes et magnifiquement illuminées, qui ont été construites dans toutes les places pour le divertissement du peuple. Jamais ils ne s'étaient trouvés à pareille fête. Ils ont tant secoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, et se sont si pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, maman.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

Je dois, ma très-chère maman, vous donner avis que, contre toute espérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le comte de *Castellane* de la manière la plus avantageuse ; c'est par le ministre même qu'il en sera chargé, de manière que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dresser sur les pièces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyiez si j'ai pris le sens qu'il

fallait. J'aurai le temps, si vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent; et il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes dont on répète la succession: vous savez aussi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, sans de bons extraits baptistères et du testateur et de l'héritier, légalisés par les magistrats du lieu et par les ministres du roi qui y résident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous munissiez de toutes ces pièces, dont l'envoi de temps à autre servira de mémoratif, qui ne sera pas inutile. Adieu, ma chère maman, je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires, mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre que ce n'est pas la peine de se hâter.

MÉMOIRE.

N. N. de la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, et

ayant établi le sieur *Honoré Pelico*, marchand français, pour son exécuteur (*a*) testamentaire, à la charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens; *Françoise de la Tour*, baronne de *Warens*, qui se trouve dans le cas, (*b*) souhaiterait qu'on pût agir auprès dudit sieur *Pelico*, pour l'engager à se dessaisir desdits biens en sa faveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur *Pelico*, il semble par le silence qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il serait à désirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen et la décision de cette affaire. Ladite baronne de *Warens* ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion

(*a*) M. *Miol* avait mis *procureur*, sans faire réflexion que le pouvoir du procureur cesse à la mort du commettant.

(*b*) Il ne reste de toute la maison de la Tour que madame de *Warens*, et une sienne nièce, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus éloignée; et qui d'ailleurs n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.

catholique qu'elle a embrassée, et n'étant pas payée des pensions que le roi de Sardaigne, et ensuite sa majesté catholique lui ont assignées sur la Savoie, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve, ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de son excellence.

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

MADAME,

J'EUS l'honneur de vous écrire jeudi passé, et M. *Génevois* se chargea de ma lettre : depuis ce temps je n'ai point vu M. *Barillot*, et j'ai resté enfermé dans mon auberge comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. *Barillot*, et je lui témoignai mon inquiétude en termes assez forts. Il me répondit ceci.

Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout

finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en suis; aussi peu instruit de mes affaires que si j'étais à cent lieues d'ici : car il m'est défendu de paraître en ville. Avec cela toujours seul et grande dépense; puis les frais qui se font d'un autre côté pour tirer ce misérable argent, et puis ceux qu'il a fallu faire pour consulter ce médecin, et lui payer quelques remèdes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-temps que ma bourse est à sec, quoique je sois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret : ainsi je ne mène point la vie la plus agréable du monde; et pour surcroît de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part; cependant je fais bon courage autant que je le puis, et j'espère qu'avant que vous receviez ma lettre je saurai la définition de toutes choses : car en vérité si cela durait plus long-temps, je croirais que l'on se moque de moi, et que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avais entrepris comme une espèce de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée;

aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des transes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour, et je prierai bien DIEU désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'en étais-là de ma lettre quand M. *Barillot* m'est venu voir, il m'a fort assuré que mon affaire ne souffrait plus de difficultés. M. le Résident est intervenu et a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre et la fin, j'ai pendant ce temps-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a reçu le plus gracieusement, et j'ose dire le plus familièrement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, et que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, et même bien plus hauts que je n'aurais cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires-ci ; j'en suis mortellement inquiet ; si je n'en reçois pas

l'ordinaire prochain, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusque-là, mais je sais qu'il n'y a rien à faire et que ce pré est perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon père ni vu aucun de mes parens, et j'ai ordre d'observer le même *incognito* jusqu'au déboursement. J'ai une furieuse démangeaison de tourner la feuille ; car j'ai encore bien des choses à dire. Je n'en ferai rien cependant, et je me réserve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

JE suis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. *Favre*, à l'égard de madame la baronne de *Warens*. Quoique j'eusse prévu à-peu-près les suites de sa facilité à votre égard, je n'avais point à la vérité soupçonné que les choses en vinssent au point où vous

les

les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractère. Vous avez très-raison, Madame, de dire qu'il a été mal à madame de *Warens* d'en agir comme elle a fait avec vous et monsieur votre époux. Si son procédé fait honneur à son cœur, il est sûr qu'il n'est pas également digne de ses lumières ; puisqu'avec beaucoup moins de pénétration et d'usage du monde, je ne laissai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, et de lui prédire assez juste une partie du retour dont vous payez son amitié et ses bons offices. Vous le sentîtes parfaitement, Madame, et si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés vous engagea aussi bien que mademoiselle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un cœur comme le mien n'étaient guère propres à jeter de meilleurs préjugés que ceux que j'avais conçus ; à l'occasion de quoi vous rappelez fort noblement le présent que vous voulûtes me faire de ce précieux justaucorps, qui tient aussi bien que moi une place si honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent,

dans quelque état d'abaissement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurais, en vérité, belle matière à railler en fesant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie aurait eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité; il est encore en existence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement madame la baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi enfermer le tout sans y toucher avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, surtout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux vous les aviez destinés à M. *Perrin*, vicaire de police, dont votre situation en ce pays-ci vous avait rendu la protection indispensablement nécessaire; mais les ayant refusés, ils sont

ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurais, Madame, continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné, et je crois qu'il serait impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même; rappelez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, monsieur votre époux, et toute votre famille; sans argent, sans amis, sans connoissances, sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de madame de *Warens*? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jeté un fort vilain coton. Il y avait long-temps que vous en étiez plus loin qu'à votre dernière pièce; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, et le coup-d'œil sous lequel vous vous montriez, n'avaient garde d'exciter les sentimens en votre faveur; et vous n'aviez pas, que je sache, de grands témoignages avantageux qui parlassent de votre rang et de votre mérite. Cependant, ma bonne marraine, pleine de compassion pour vos maux et pour votre misère actuelle, (pardonnez-moi ce mot, Madame), n'hésita point à vous secourir; et la manière

prompte et hasardée dont elle le fit, prouvait assez, je crois, que son cœur était bien éloigné des sentimens pleins de bassesse et d'indignité que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paraît aujourd'hui ; et même ce soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose guère avantageusement pour vous.

Mais, Madame, que sert de tergiverser ? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil que vous cherchez à noircir bassement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits les plus importans que vous pussiez recevoir ; et quand toutes vos calomnies seraient aussi vraies qu'elles sont fausses, il n'y a point cependant de cœur bien fait qui ne rejetât avec horreur les détours d'une conduite aussi messéante que la vôtre.

Mais, grâces à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connaître madame la Baronne, ma marraine ; son caractère et ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir

pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie ; et sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice et le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour ; mais pour elle, ses démarches se font à la face du ciel ; et comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inséré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très-indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, et à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles et d'être privée de votre cher argent. ; et c'est le parti que prendra madame de *Warens*, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler de moi sur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que, quoique je n'aie pas celui d'être connu de vous, je ne laisse pas de l'être de grand nombre de personnes de mérite et de distinction, qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de madame la

baronne de *Warens*, qui a eu la bonté de m'élever et de m'inspirer des sentimens de droiture et de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conserver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me restera un souffle de vie : et je suis fort trompé, si tous les exemples de dureté et d'ingratitude qui me tomberont sous les yeux, ne sont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec respect.

LETTRE

DE MADAME DE WARENS,

A M. FAVRE.

Vous trouverez bon, Monsieur, que n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de monsieur et de madame de *Sourgel*, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurais fait plutôt si j'avais été instruite de votre mérite, et de ce que vous étiez véritablement, et que je n'eusse pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme

d'affaires. Je ne doute point que galant homme et homme de mérite, comme je vous crois, et comme M. *Berthier* vous représente à moi, vous ne prissiez mes intérêts avec chaleur, si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entr'eux et moi, et des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée; mais sans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeler à leur conscience. Ils savent combien je me suis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus pressant, et pour leur éviter bien des affronts; ils savent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exhorbitantes; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite somme plus précieuse, par rapport à moi, que sept ou huit fois autant ne le saurait être pour eux. En vérité, Monsieur, je suis bien embarrassée après tout cela, de savoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils fassent métier de faire des dupes.

J'en étais ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrite madame de *Sourgel*. Il semble

qu'elle a affecté d'y entasser toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, Monsieur, de tourner contr'elle ses propres armes; je suis peu accoutumée à un semblable style, et je me contenterai de répondre à ses malignes insinuations par un court exposé du fait.

J'ai vu ici un monsieur et une dame avec leur famille, qui se donnaient pour imprimeurs, sous le nom de *Thibol*, et qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de *Sourgel* et le rang de gens de qualité; je n'ai jamais su précisément ce qui en était. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice, que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un sou; et comme j'ai fait une espèce de liaison avec la femme qui venait quelquefois chez moi, et à qui j'avais été assez heureuse pour rendre quelques services, ils se sont présentés à moi pour implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances, qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes et de se rendre à Paris. Il fallait bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors que je fusse si avidement intéressée, et que je me mé-

lasse de vendre le faux pour le fin, puisqu'ils se sont adressés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ait daigné les regarder, et j'ose bien attester que, de la manière qu'ils s'y étaient montrés, ils auraient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grâce et noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avaient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent, et à gros intérêts, quoique j'eusse pris un terme très-court, parce qu'ils promettaient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monsieur, par toutes mes lettres, que je ne me suis jamais avisée de leur rien demander de cet intérêt; et je réitère encore que je leur en fais présent fort volontiers; tres-contente, s'ils voulaient bien ne pas me chicaner sur le capital.

Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connaître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai appaisé leurs créanciers;

j'ai mis le mari en état de se garantir d'être arrêté, et de se rendre à Lyon avec son fils; j'ai donné à la femme et à la fille asyle dans ma maison; je leur ai permis d'y retirer leurs effets; j'ai assigné mes quartiers en trésorerie pour le paiement de leurs créanciers; enfin j'ai prêté à la femme et à la fille tout l'argent nécessaire pour faire leur route honorablement, elles et leur famille. Depuis ce temps je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier paiement: car je respecte trop mes engagemens pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de madame de *Sourgel* ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avaient, quand elle délibéra si elle ne les abandonnerait pas avec son logement; de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourrait toujours tirer quelque chose: mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact, et je lui promis de tâcher de les vendre; mais ensuite, ayant fait réflexion qu'il n'y aurait pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étais déterminée à

les payer plutôt au-delà de leur valeur : car il s'en faudrait bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offertes, et qui, certainement, vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette dame ne s'inquiète point. Ses meubles sont tous ici, tels qu'elle les a laissés ; et je cherche si peu à me les approprier à mon profit, que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon, et je ne m'en mêlerai que pour les rendre sous quittance à ceux qui me les demanderont de sa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier ; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchère publique, sous son nom et à ses frais, et l'on connaîtra, par les sommes qu'elle en retirera, le véritable prix de toutes ces belles choses. Pour le collier, les boucles, et les manches, ils sont depuis très-long-temps entre les mains de M. *Berthier*, qui est prêt à les restituer en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à madame de *Sourgel*.

Je crois, Monsieur, que si je mettais en ligne de compte les menus frais que j'ai faits pour toute cette famille, les intérêts de mon

argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin, les ports de lettres dont la somme n'est pas petite, la reconnoissance que je dois à M. *Berthier*, qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, et par-dessus tout cela les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du paiement, il y a fort apparence que le prix des meubles serait assez bien payé; mais ces détails de minutie sont, je vous assure, au-dessous de moi; et puis il est juste qu'il m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des présens, il serait à souhaiter pour madame de *Sourgel* qu'elle m'en eût offert de beaux: car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connais point, et principalement de ceux qui ont besoin des miens et de moi-même, elle aurait aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac, de noyer, doublée de plomb, laquelle me paraissant de très-petite considération et fort-chétive, je crus pouvoir et devoir même l'agréer sans conséquence; d'autant plus que ne fesant nul usage de tabac, on ne pouvait

guère

guère m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent ; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette dame, c'est une petite croix de bois incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de mademoiselle de *Sourgel*, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterais les yeux, je ne manquerais point de dire : *voilà ma croix.*

Au reste, je doute bien fort d'être en arrière de présens avec madame de *Sourgel*, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeler ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille ; elle en sait assez les motifs et la raison : je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eût bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre, s'il n'accommode pas madame de *Sourgel*; elle aurait pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard : elle sait à merveille que je n'ai point cherché à lui en

imposer ; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il était ; et sur le même pied qu'il m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de madame de *Sourgel*. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de *Sourgel* m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion ? Ne m'avait-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée ? Ne l'ai-je pas priée en grâce plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jetée ? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité et de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auraient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de rester en arrière à cet égard ? Ne l'ai-je pas avertie et fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'allaient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer ? Quel si grand mal lui ai-je donc fait ? Personne ne le sait mieux que vous, Monsieur ; assurément,

s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations; mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance toutes les personnes qui me connaissent, toutes celles qui ont connu ici monsieur et madame de *Sourgel*, et même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables à eux, et m'exposer par-là à la moquerie des plaisans, qui m'ont raillée de ma sotte crédulité, et des censeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je suis mortifiée, Monsieur, qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si désagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi; et madame de *Sourgel* peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne sera pas douteux parmi les honnêtes gens, sur

qui d'elle ou de moi tombera le déshonneur de toute cette affaire.

Je suis avec une parfaite considération, etc.

LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois semaines; je vous priais par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avais incluse pour M. *Charbonnel.* J'avais écrit l'ordinaire précédent en droiture à madame de *Warens*, et huit jours après, je pris la liberté de vous adresser encore une lettre pour elle: cependant je n'ai reçu de réponse de nulle part. Je ne puis croire, Monsieur, vous avoir déplu, en usant un peu trop familièrement de la liberté que vous m'aviez accordée; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-temps fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponses: quoi qu'il en soit, il m'est si essen-

tiel d'être bientôt tiré de peine que je n'ai point balancé, Monsieur, de vous adresser encore l'incluse, et de vous prier de vouloir bien donner vos soins pour qu'elle parvienne à son adresse ; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de madame de *Warens :* je tremble qu'elle ne soit malade. J'espère, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse par le premier ordinaire ; et afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adresser chez M. *Barcellon*, huissier de la bourse en rue Basse proche du palais : c'est-là que je suis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grâce, et si vous pouvez me donner des nouvelles de M. *Charbonnel*, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération.

LETTRE XIX.

Montpellier, 4 novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur, qui n'a jamais passé de semaine depuis son départ, sans écrire à un ami de cœur, ou cet ingrat ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois et davantage, sans donner au pauvre pélerin le moindre signe de vie? Oui, Monsieur, deux grands mois; je sais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 octobre, mais je sais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaint; et quelque effort que fasse ma raison pour être d'accord avec mes désirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. *Micoud*, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai poussé l'exac-

titude jusqu'à céder presque à tout l'empressement que j'avais de m'entretenir avec vous. Quant à monsieur de *Trianon*, DIEU et lui savent, si l'on peut avec vér.té m'accuser de négligence à cet égard. Quelle différence, grand DIEU ! il semble que la Savoye est éloignée d'ici de sept ou huit cents lieues, et nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle), qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterais volontiers, si du moins on daignait me donner la moindre marque de souvenir : mais rien ; je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles depuis Chambéry et Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses sur lesquelles je m'étais arrangé. Quelques mots de consolation me suffiront et serviront à répandre de la douceur sur un état qui a ses désagrémens.

J'ai eu le malheur dans ces circonstances gênantes de perdre mon hôtesse, madame

Mazet, de manière qu'il a fallu solder mon compte avec ses héritiers. Un honnête homme Irlandais avec qui j'avais fait connaissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole, qui ont servi à payer le mois passé et le courant de ma pension ; mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes, et j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remèdes que j'avais commencés, faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets. Si dans quinze jours qui font le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai resolu de hasarder un coup ; je ferai quelque argent de mes petits meubles, c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers, car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne suffirait point pour payer mes dettes et me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu, non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, et qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connaissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne sera presque pas pire qu'auparavant ; mais si je gagne je me

tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hasard à la vérité ; mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité et quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce temps-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuse, et de m'exposer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici, et je me rendrai en diligence à un petit endroit près du Saint-Esprit, où, à moindres frais et dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remèdes avec plus de tranquillité, d'agrément, et de succès, comme j'espère, que je n'ai fait à Montpellier, dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie. Je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens, qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, et qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté, dont il a, je vous assure, très-grand besoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher Monsieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéresser à moi et prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que

si mes lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté, l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monsieur de *Trianon* ; et comme la poste de Paris qui est la vôtre ne part d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un seul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien et fort à votre aise.

Il vous reviendrait une description de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France ; mais en vérité il y a si peu de bien et tant de mal à en dire, que je me ferais scrupule d'en charger encore le portrait de quelque saillie de mauvaise humeur ; j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penser en attendant.

Montpellier est une grande ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues sales, tortueuses, et larges de six pieds. Ces rues sont bordées alternativement de superbes hôtels et de misérables chaumières, pleines de boue et de fumier. Les habitans

y sont moitié très-riches et l'autre moitié misérables à l'excès ; il sont tous également gueux par leur manière de vivre, la plus vile et la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes ; les dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon, et la nuit à la débauche ; à la différence des bourgeoises qui n'ont d'occupation que la dernière. Du reste ni les unes ni les autres n'entendent le français ; et elles ont tant de goût et d'esprit qu'elles ne doutent point que la comédie et l'opéra ne soient des assemblées de sorciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux spectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques misérables étrangères qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse et la modestie des dames de Montpellier. Vous savez sans doute quels égards on a en Italie pour les huguenots et pour les juifs en Espagne ; c'est comme on traite les étrangers ici ; on les regarde précisément comme une espèce d'animaux faits exprès pour être pillés, volés, et assommés au bout s'ils avaient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractère des habitans de Montpellier. Quant au pays

en général, il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit, et point de bois. Adieu mon cher ami.

LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 mars 1742.

MONSIEUR,

Nous reçûmes hier au soir, fort tard, une lettre de votre part, adressée à madame de *Warens*; mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin, et cette exactitude doit suppléer à la briéveté de ma lettre, et à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-alarmés d'apprendre votre maladie; et quelque effort que vous fassiez pour nous

rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect et un attachement infini.

A FANIE.

Malgré l'art d'Esculape et ses tristes secours,
La fièvre impitoyable allait trancher mes jours;
Il n'était dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeler à la vie.
Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi:
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi;
La mort à mes regards a voilé la nature;
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étais perdu; le nocher redouté
M'avait déjà conduit sur les bords du Léthé.
Là, m'offrant une coupe, et d'un regard sévère,
Me pressant aussitôt d'avaler l'onde amère:
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux;
Viens déposer ici les erreurs et les maux,
Qui des faibles mortels remplissent la carrière.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire;
Sans regretter le jour par des cris superflus,
Leur cœur en l'oubliant ne le désire plus.
Ah! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire?
S'ils connaissaient la vie, ils craindraient sa misère.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon;
Mais, osez-vous penser, mon bon seigneur Caron,

Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera jusques parmi les morts:
C'est pourquoi supprimez, s'il vous plaît, votre
eau noire;
Toute l'encre du monde, et tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteraient pas le charmant souvenir.
Sur un si beau sujet j'avais beaucoup à dire,
Et n'était pas prêt à finir;
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
Calme-toi, me dit-il, je connais ton martyre.
La constance a son prix, même parmi les morts.
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords;
Je l'accorde en ce jour à ta tendresse extrême.
Va parmi les mortels, pour la seconde fois,
Témoigner que sur Pluton même,
Un si tendre amour a des droits.
C'est ainsi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à
la vie,
N'allez pas me faire mourir.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 septembre 1743.

JE connais si bien, Monsieur, votre générosité naturelle que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, et que vous ne me fassiez la grâce de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de madame de *Warens*; quoique je lui aie écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes. Vous connaissez les liens de reconnaissance et d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurais à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler sui-

vant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerais mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman : ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie ; je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir ; et la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Genève, pour qu'il me la fasse parvenir ; car elle ne viendrait pas en droiture.

Je passai en poste à Milan, ce qui me priva du plaisir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquise s'est remariée il y a quelque temps. Adieu, Monsieur : puisqu'il faut mourir tout de bon, c'est à présent qu'il faut être philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère et le plus parfait attachement, Monsieur, etc.

ROUSSEAU.

P. S. Faites-moi la grâce, Monsieur de faire parvenir surement l'incluse que je confie à votre générosité.

MONSIEUR,

J'avoue que je m'étais attendu au consentement que vous avez donné à ma proposition ; mais quelque idée que j'eusse de la délicatesse de vos sentimens, je ne m'attendais point absolument à une réponse aussi gracieuse.

LETTRE XXII.

Il faut convenir, Monsieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une manière à doubler le prix des services que vous rendez ; je m'étais véritablement attendu à une réponse polie et spirituelle, autant qu'il se peut : mais j'ai trouvé dans la vôtre des choses qui sont pour moi d'un tout autre mérite. Des sentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, si j'ose ainsi parler, que la

sincérité et la voix du cœur caractérisent. Le mien n'est pas muet pour tout cela ; mais il voudrait trouver des termes énergiques à son gré, qui, sans blesser le respect, pussent exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du cœur ; mais, Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là et vous verrez que je profiterai de vos leçons, etc. etc.

QUINZE LETTRES

Relatives à la botanique, adressées

A MADAME LA DUCHESSE DE PORTLAND.[1]

LETTRE PREMIÈRE.

A Wootton, le 20 octobre 1766.

Vous avez raison, madame la Duchesse, de commencer la correspondance que vous me faites l'honneur de me proposer, par m'envoyer des livres pour me mettre en état de la soutenir : mais je crains que ce ne soit peine perdue ; je ne retiens plus rien de ce que je lis ; je n'ai plus de mémoire pour les livres ; il ne m'en reste que pour les personnes, pour les bontés qu'on a pour moi ; et j'espère à ce titre profiter plus avec vos lettres qu'avec tous les livres de l'univers. Il en est un, Madame, où vous savez si bien lire, et où je voudrais bien apprendre à épeler quelques mots après vous. Heureux qui sait prendre assez de goût à cette intéressante lecture pour n'avoir besoin

d'aucune autre, et qui, méprisant les instructions des hommes qui sont menteurs, s'attache à celles de la nature, qui ne ment point ! vous l'étudiez avec autant de plaisir que de succès ; vous la suivez dans tous ses règnes, aucune de ses productions ne vous est étrangère. Vous savez assortir les fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux ; et que n'apprivoiseriez-vous pas ? Je connais un animal un peu sauvage qui vivrait avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurais bien les mêmes goûts si j'étais en état de les satisfaire ; mais un solitaire et un commençant de mon âge, doit retrécir beaucoup l'univers s'il veut le connaître ; et moi qui me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller escalader les palmiers de l'Afrique ni les cèdres du Liban. Le temps presse, et loin d'aspirer à savoir un jour la botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui paissent sous ma fenêtre, et de savoir comme eux trier mon foin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne

sont guère conséquens, et que les tentations viennent par la facilité d'y succomber, que le jardin de mon excellent voisin M. de *Granville* m'a donné le projet ambitieux d'en connaître les richesses : mais voilà précisément ce qui prouve que ne sachant rien, je suis fait pour ne rien apprendre. Je vois les plantes, il me les nomme, je les oublie ; je les revois, il me les renomme, je les oublie encore ; et il ne résulte de tout cela que l'épreuve que nous fesons sans cesse, moi de sa complaisance, et lui de mon incapacité. Ainsi du côté de la botanique, peu d'avantage ; mais un très-grand pour le bonheur de la vie, dans celui de cultiver la société d'un voisin bienfesant, obligeant, aimable, et pour dire encore plus, s'il est possible, à qui je dois l'honneur d'être connu de vous.

Voyez donc, madame la Duchesse, quel ignare correspondant vous vous choisissez, et ce qu'il pourra mettre du sien contre vos lumières. Je suis en conscience obligé de vous avertir de la mesure des miennes : après cela si vous daignez vous en contenter, à la bonne heure ; je n'ai garde de refuser un accord si avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes, des rêveries pour

vos observations; je m'instruirai cependant par vos bontés et puissé-je un jour, devenu meilleur herboriste, orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique, pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver!

J'avais apporté de Suisse quelques plantes sèches qui se sont pourries en chemin; c'est un herbier à recommencer, et je n'ai plus pour cela les mêmes ressources. Je détacherai toutefois de ce qui me reste quelques échantillons des moins gâtés, auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays en fort petit nombre, selon l'étendue de mon savoir; et je prierai M. *Granville* de vous les faire passer quand il en aura l'occasion : mais il faut auparavant les trier, les démoisir, et surtout retrouver les noms à moitié perdus; ce qui n'est pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms, comment parviendrons-nous, Madame, à nous entendre? Je ne connais point les noms anglais; ceux que je connais sont tous du *pinax* de *Gaspard Bauhin*, ou du *species plantarum* de M. *Linnæus* et je ne puis en faire la synonymie avec *Gérard*, qui leur est antérieur à l'un et à l'autre, ni avec le *synopsis*, qui est antérieur au second, et qui cite rarement le premier; en sorte que

mon *species* me devient inutile pour vous nommer l'espèce de plante que j'y connais, et pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connaître. Si par hasard, madame la Duchesse, vous aviez aussi le *species plantarum*, ou le *pinax*, ce point de réunion nous serait très-commode pour nous entendre, sans quoi je ne sais pas trop comment nous ferons.

J'avais écrit à milord *Maréchal* deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commission, et pour lui demander ses félicitations sur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettre hors avec lui seul et un autre ami. Vous serez la troisième, madame la Duchesse, et vous me ferez chérir toujours plus la botanique à qui je dois cet honneur. Passé cela, la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux : il m'en coûte beaucoup d'écrire, à cause de mes incommodités ; et content d'un si bon choix, je m'y borne, bien sûr que si je l'étendais davantage, le même bonheur ne m'y suivrait pas.

Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer mon profond respect,

LETTRE II.

Wootton, le 12 février 1767.

JE n'aurais pas, madame la Duchesse, tardé un seul instant de calmer, si je l'avais pu, vos inquiétudes sur la santé de milord *Meréchal*; mais je craignis de ne faire, en vous écrivant, qu'augmenter ces inquiétudes qui devinrent pour moi des alarmes. La seule chose qui me rassurât, était que j'avais de lui une lettre du 22 novembre, et je présumais que ce qu'en disaient les papiers publics ne pouvait guère être plus récent que cela. Je raisonnai là-dessus avec M. *Granville*, qui devait partir dans peu de jours, et qui se chargea de vous rendre compte de ce que nous avions pensé, en attendant que je pusse, Madame, vous marquer quelque chose de plus positif. Dans cette lettre du 22 novembre, milord *Maréchal* me marquait qu'il se sentait vieillir et affaiblir, qu'il n'écrivait plus qu'avec peine, qu'il avait cessé d'écrire

à

à ses parens et amis, et qu'il m'écrirait désormais fort rarement à moi-même. Cette résolution, qui peut-être était déjà l'effet de sa maladie, fait que son silence depuis ce temps-là me surprend moins; mais il me chagrine extrêmement. J'attendais quelque réponse aux lettres que je lui ai écrites, je la demandais incessamment, et j'espérais vous en faire part aussitôt; il n'est rien venu. J'ai aussi écrit à son banquier à Londres, qui ne savait rien non plus, mais qui ayant fait des informations, m'a marqué qu'en effet milord *Maréchal* avait été fort malade, mais qu'il était beaucoup mieux. Voilà tout ce que j'en sais, madame la Duchesse. Probablement vous en savez davantage à présent vous-même, et cela supposé, j'oserai vous supplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je suis. A moins que les amis charitables ne m'instruisent de ce qu'il m'importe de savoir, je ne suis pas en position de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ose presque plus vous parler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avais apportés de Suisse, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma misère; outre que ces

débris valaient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms qui manquaient à la plupart ; et cette difficulté mal vaincue m'a fait sentir que j'avais fait une entreprise à mon âge, en voulant m'obstiner à connaître les plantes tout seul. Il faut en botanique commencer par être guidé ; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes avant de vouloir les étudier méthodiquement ; il faut premièrement être herboriste ; et puis devenir botaniste après, si l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, et je m'en suis mal trouvé. Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes ; ils sont inutiles aux ignorans. Il nous manque un livre vraiment élémentaire avec lequel un homme qui n'aurait jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier seul. Voilà le livre qu'il me faudrait au défaut d'instructions verbales ; car, où les trouver ? Il n'y a point autour de ma demeure, d'autres herboristes que les moutons. Une difficulté plus grande, est que j'ai de très-mauvais yeux pour analyser les plantes par les parties de la fructification. Je voudrais étudier les mousses et les gramens qui sont à ma portée ; je m'éborgne

et je ne vois rien. Il semble, madame la Duchesse, que vous ayiez exactement deviné mes besoins en m'envoyant les deux livres qui me sont le plus utiles. Ce *synopsis* comprend des descriptions à ma portée, et que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux; et le *Petiver* m'aide beaucoup par ses figures, qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet sans couleur peut y prêter. C'est encore un grand défaut des botanistes modernes de l'avoir négligée entièrement. Quand j'ai vu dans mon *Linœus* la classe et l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrais me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant ?

Cependant, madame la Duchesse, je suis assez fou pour m'obstiner, ou plutôt je suis assez sage. Car ce goût est pour moi une affaire de raison. J'ai quelquefois besoin d'art pour me conserver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connaissez pas, que je n'ai

guère connues que dans les autres, et que je ne veux pas laisser approcher de moi. Je ne veux pas, s'il est possible, que de tristes souvenirs viennent troubler la paix de ma solitude. Je veux oublier les hommes et leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de celui qui les fit pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois et dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originairement de ses mains, et c'est-là que j'aime à étudier la nature; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, et moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, madame la Duchesse : en parlant des jardins, j'ai peut-être un peu médit du vôtre; mais si j'étais à portée, je lui ferais bien réparation. Que n'y puis-je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite, sous M. le docteur *Solander!* Il me semble que le petit fond de connaissances que je tâcherais de rapporter de ses instructions et des vôtres, suffirait pour ranimer mon courage souvent prêt à succom-

ber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçais du bavardage et des rêveries ; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver : quand il n'y a plus rien sur la terre j'herborise dans ma tête, et malheureusement je n'y trouve que de mauvaises herbes. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon cœur, madame la Duchesse, et il est plein des sentimens qui vous sont dus.

Mes chiffons de plantes sont prêts ou à-peu-près ; mais faute de savoir les occasions pour les envoyer, j'attendrai le retour de M. *Granville* pour le prier de vous les faire parvenir.

LETTRE III.

Wootton, le 28 février 1767.

Madame la duchesse,

Pardonnez mon importunité : je suis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine sur la santé de milord *Maréchal*, pour différer à vous en remercier. Je suis peu sensible à mille bons offices, où ceux qui veulent me les rendre à toute force consultent

plus leur goût que le mien. Mais les soins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occasion, m'affectent véritablement, et me trouveront toujours plein de reconnaissance. C'est aussi, madame la Duchesse, un sentiment qui sera joint désormais à tous ceux que vous m'avez inspirés.

Pour dire à présent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, et qui peut-être vous est très-connue, mais que pour moi je ne connaissais point du tout. Par sa figure et par sa fructification elle paraît appartenir aux fougères; mais par sa substance et par sa stature, elle semble être de la famille des mousses. J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microscope, et trop peu de savoir, pour rien décider là-dessus. Il faut, madame la Duchesse, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance et de ma bonne volonté; c'est tout ce que je puis mettre de ma part dans notre correspondance, après le tribut de mon profond respect.

LETTRE IV.

A Wootton, le 29 avril 1767.

Je reçois, madame la Duchesse, avec une nouvelle reconnaissance les nouveaux témoignages de votre souvenir et de vos bontés, dans le livre que M. *Granville* m'a remis de votre part, et dans l'instruction que vous avez bien voulu me donner sur la petite plante qui m'était inconnue. Vous avez trouvé un très-bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, et je suis très-sûr de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *adiantum* n'est pas rare sur nos rochers; et j'en ai même vu plusieurs pieds sur des racines d'arbres, qu'il sera facile d'en détacher pour le transplanter sur vos murs.

Vous aurez occasion, Madame, de redresser bien des erreurs dans le petit misérable débris de plantes que M. *Granville* veut bien se charger de vous faire tenir. J'ai hasardé de donner des noms du *species* de *Linnæus* à celles qui n'en avaient point; mais je n'ai eu cette confiance qu'avec celle que vous voudrez bien marquer chaque faute,

et prendre la peine de m'en avertir. Dans cet espoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, madame la Duchesse, par M. *Granville*, et dont n'ayant pu trouver le nom par moi-même, j'ai pris le parti de le laisser en blanc. Cette plante me paraît approcher de l'ornithogale (star of Bethlehem) plus que d'aucune que je connaisse ; mais sa fleur étant close, et sa racine n'étant pas bulbeuse, je ne puis imaginer ce que c'est. Je ne vous envoie cette plante que pour vous supplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les grâces que vous m'avez faites, madame la Duchesse, celle à laquelle je suis le plus sensible, et dont je suis le plus tenté d'abuser, est d'avoir bien voulu me donner plusieurs fois des nouvelles de la santé de milord *Maréchal*. Ne pourrais-je point encore par votre obligeante entremise, parvenir à savoir si mes lettres lui parviennent ? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrième que je lui ai écrite depuis sa dernière. Je ne demande point qu'il y reponde, je désirerais seulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui sont en mon pouvoir, pour qu'elles lui parviennent ; mais les précautions qui sont en mon pouvoir, à

cet égard comme à beaucoup d'autres, sont bien peu de chose dans la situation où je suis.

Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE V.

Ce 10 juillet 1767.

PERMETTEZ, madame la Duchesse, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeler à votre souvenir. Celui de vos bontés m'a suivi dans mes voyages, et contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; et je m'amuse à faire la comparaison des plantes de ce canton avec celles de votre île. Si j'osais me flatter, madame la Duchesse, que mes observations pussent avoir pour vous le moindre intérêt, le désir de vous plaire me les rendrait plus importantes; et l'ambition de vous appartenir me fait aspirer au titre de votre herboriste, comme si j'avais les connoissances qui me rendraient digne de le porter. Accordez-moi, madame, je vous en supplie, la permission de joindre ce titre au

nouveau nom que je substitue à celui sous lequel j'ai vécu si malheureux. Je dois cesser de l'être sous vos auspices, et l'herboriste de madame la duchesse de *Portland* se consolera sans peine de la mort de *J.J. Rousseau*. Au reste, je tâcherai bien que ce ne soit pas là un titre purement honoraire, je souhaite qu'il m'attire aussi l'honneur de vos ordres, et je le mériterai du moins par mon zèle à les remplir.

Je ne signe point ici mon nouveau nom, et je ne date point du lieu de ma retraite (*), n'ayant pu demander encore la permission que j'ai besoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponse, vous pourrez, madame la Duchesse, l'adresser sous mon ancien nom à mess...... qui me la feront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'est bien précieux, en vous suppliant, madame la Duchesse, d'agréer ma très-humble reconnoissance et les assurances de mon profond respect.

(*) Le château de Trye où M. *Rousseau* était sous le nom de *Renou*.

LETTRE VI.

12 septembre 1767.

Je suis d'autant plus touché, madame la Duchesse, des nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avais quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours, par mes sentimens, les mêmes grâces, et les mêmes souvenirs par mon assiduité, à vous les rappeler. Je suis comblé de la permission que vous voulez bien m'accorder, et très-fier de l'honneur de vous appartenir en quelque chose. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous rendez précieuses, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes, que j'ai trouvées à mon voisinage, parmi les bruyères qui bordent un parc, dans un terrain assez humide; où croissent aussi la camomille odorante, le sagina procombens, l'hieracium umbellatum de *Linnæus*, et d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté

le flora britannica qui ne m'a pas quitté un seul moment.

De ces deux plantes, l'une, N°. 2, me paraît être une petite gentiane, appelée dans le Synopsis, *Centaurium palustre luteum minimum nostras.* Flor. Brit. 131.

Pour l'autre, N°. 1, je ne saurais dire ce que c'est, à moins que ce ne soit peut-être une elatine de *Linnæus*, appelée par *Vaillant*, *alsinastrum serpyllifolium*, etc. La phrase s'y rapporte assez bien, mais l'elatine doit avoir huit étamines, et je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur est très-petite, et mes yeux, déjà faibles naturellement, ont tant pleuré, que je les perds avant le temps : ainsi je ne me fie plus à eux. Dites-moi de grâce ce qu'il en est, madame la Duchesse : c'est moi qui devrais, en vertu de mon emploi, vous instruire ; et c'est vous qui m'instruisez. Ne dédaignez pas de continuer, je vous en supplie ; et permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année dernière à M. *Granville*, et dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour en apprendre le nom.

Et à propos de M. *Granville*, mon bon voisin, permettez, Madame, que je vous témoigne

moigne l'inquiétude que son silence me cause. Je lui ai écrit, et il ne m'a point répondu, lui qui est si exact. Serait-il malade? J'en suis véritablement en peine.

Mais je le suis plus encore de milord *Maréchal*, mon ami, mon protecteur, mon père, qui m'a totalement oublié. Non, Madame, cela ne saurait être. Quoi qu'on ait pu faire, je puis être dans sa disgrace, mais je suis sûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma position, c'est qu'elle m'ôte les moyens de lui écrire. J'espère pourtant en avoir dans peu l'occasion, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je la saisirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de ses nouvelles, et si j'ose ajouter, pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, Herboriste.

P. S. J'avais dit au jardinier de M. *Devenport* que je lui montrerais les rochers où croissait le petit adianton, pour que vous

puissiez, Madame, en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison, et regardent le nord. Il est très-aisé d'en détacher des plantes, parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard, Madame, du départ de cette lettre, causé par les difficultés qui tiennent à ma situation, me met à portée de rectifier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N°. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique, j'y ai trouvé, à l'aide des figures, que *Michelins* avait fait un genre de cette plante, sous le nom de *linocarpon*, et que *Linnœus* l'avait mise parmi les espèces du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *radiola*, et j'en aurais trouvé la figure dans le Flora Britannica, que j'avais avec moi; mais précisément la planche 15, où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire, et n'est que dans le Synopsis, que je n'avais pas. Ce long verbiage a pour but, madame la Duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance, à la vérité, mais non pas à ma négligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que

vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, et je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir.

LETTRE VII.

Ce 4 janvier 1768.

JE n'aurais pas tardé si long-temps, madame la Duchesse, à vous faire mes très-humbles remerciemens pour la peine que vous avez prise d'écrire en ma faveur à milord *Maréchal* et à M. *Granville*, si je n'avais été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui est tombé malade chez moi, et dont je n'ai pas quitté le chevet durant tout ce temps, sans pouvoir donner un moment à nul autre soin. Enfin la Providence a béni mon zèle; je l'ai guéri presque malgré lui. Il est parti hier bien rétabli, et le premier moment que son départ me laisse est employé, Madame, à remplir auprès de vous

un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaisirs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de milord *Maréchal*, et ne pouvant lui écrire directement d'ici, j'ai profité de l'occasion de l'ami qui vient de partir, pour lui faire passer une lettre; puisse-t-elle le trouver dans cet état de santé et de bonheur que les plus tendres vœux de mon cœur demandent au ciel pour lui tous les jours! J'ai reçu de mon excellent voisin, M. *Granville*, une lettre qui m'a tout réjoui le cœur. Je compte lui écrire dans peu de jours.

Permettrez-vous, madame la Duchesse, que je prenne la liberté de disputer avec vous sur la plante sans nom que vous aviez envoyée à M. *Granville*, et dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suisse, pour vous supplier de vouloir bien me la nommer? Je ne crois pas que ce soit le viola lutea, comme vous me le marquez; ces, deux plantes n'ayant rien de commun, ce me semble, que la couleur jaune de la fleur. Celle en question me paraît être de la famille des liliacées, à six pétales, six étamines en plumaceau. Si la racine était bulbeuse, je la prendrais pour un ornithogale, ne

l'étant pas, elle me paraît ressembler fort à un anthericum ossifragum de *Linnæus*, appellé par *Gaspart Bauhin*, *pseudo-asphodelus anglicus* ou *scoticus*. Je vous avoue, Madame, que je serais très-aise de m'assurer du vrai nom de cette plante ; car je ne peux être indifférent sur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyais pas qu'on trouvât en Angleterre plusieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullstrode; mais pour trouver la nature riche par-tout, il ne faut que des yeux qui sachent voir ses richesses. Voilà, madame la Duchesse, ce que vous avez et ce qui me manque; si j'avais vos connaissances en herborisant dans mes environs, je suis sûr que j'en tirerais beaucoup de choses qui pourraient peut-être avoir leur place à Bullstrode. Au retour de la belle saison je prendrai note des plantes que j'observerai, à mesure que je pourrai les connaître ; et s'il s'en trouvait quelqu'une qui vous convînt, je trouverais les moyens de vous les envoyer, soit en nature, soit en graines. Si par exemple, Madame, vous vouliez faire semer le gentiana filiformis, j'en recueillerais facilement de la graine l'automne

prochain ; car j'ai découvert un canton où elle est en abondance. De grâce, madame la Duchesse, puisque j'ai l'honneur de vous appartenir, ne laissez pas sans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connais point, je vous proteste, qui me flatte davantage que celle d'être toute ma vie, avec un profond respect, madame la Duchesse, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Herboriste.

LETTRE VIII.

A Lyon, le 2 juillet 1768.

S'il était en mon pouvoir, madame la Duchesse, de mettre de l'exactitude dans quelque correspondance, ce serait assurément dans celle dont vous m'honorez ; mais outre l'indolence et le découragement qui me subjuguent chaque jour davantage, les tracas secrets dont on me tourmente absorbent malgré moi le peu d'activité qui me reste, et me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage, qui seul serait une terrible affaire pour un paresseux tel que moi. Ce-

pendant comme la botanique en est le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herborisations, au risque de vous ennuyer, Madame, de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrais vous en faire d'intéressans sur le jardin de l'école vétérinaire de cette ville, dont les directeurs naturalistes, botanistes, et de plus, très-aimables, sont en même-temps très-communicatifs : mais les richesses exotiques de ce jardin m'accablent, me troublent par leur multitude ; et à force de voir à-la-fois trop de choses, je ne discerne et ne retiens rien du tout. J'espère me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande chartreuse, où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces messieurs, qui veulent bien faire cette course, et dont les lumières me la rendront très-utile. Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, madame la Duchesse, je serais plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'écolo vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le gentiana campestris, ni le swertia peren-

nis; et comme le gentiana filiformis n'était pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine; et il se trouve qu'avec le plus grand zèle pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espère être à l'avenir moins malheureux, et pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie.

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, et que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, madame la Duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue, ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrais avoir l'honneur de vous les envoyer fraîches ou sèches, selon la manière que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grâce de pouvoir ajouter au plaisir que je trouve à mes herborisations, celui d'en faire quelques-unes pour votre

service. Mon adresse fixe durant mes courses sera celle-ci.

A monsieur *Renou* chez mess. . . .

J'ose vous supplier, madame la Duchesse, de vouloir bien me donner de nouvelles de milord *Maréchal* toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui se passe à Neuchatel n'afflige son excellent cœur : car je sais qu'il aime toujours ce pays là malgré l'ingratitude de ses habitans. Je suis affligé aussi de n'avoir plus de nouvelles de M. *Granville*. Je lui serai toute ma vie attaché.

Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE IX.

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 août 1769.

MADAME LA DUCHESSE,

DEUX voyages consécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la

conservation de votre santé que pour le rétablissement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, et ma gratitude pour les marques de souvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le second de ces voyages a été fait à votre intention; et voyant passer la saison de l'herborisation que j'avais en vue, j'ai préféré dans cette occasion le plaisir de vous servir à l'honneur de vous répondre. Je suis donc parti avec quelques amateurs pour aller sur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici dans l'espoir, madame la Duchesse, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines, qui méritassent d'avoir place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il était trop tard pour les fleurs et pour les graines; la pluie et d'autres accidens nous ayant sans cesse contrariés, m'ont fait faire un voyage aussi peu utile qu'agréable, et je n'ai presque rien rapporté. Voici pourtant, madame la Duchesse, une note des débris de ma chétive collecte. C'est une courte liste des plantes dont j'ai pu conserver quelque chose en nature; et j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les

graines il se trouve quelque chose ou le tout qui puisse vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, et me marquer à qui je pourrais envoyer le paquet, soit à Lyon soit à Paris, pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne se trouve rien là digne d'y entrer, et que je ne continue d'être à votre égard un serviteur inutile malgré son zèle.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à présent vous envoyer, madame la Duchesse, de la graine de *Gentiana filiformis*, la plante étant très-petite, très-fugitive, difficile à remarquer pour les yeux qui ne sont pas botanistes; un curé à qui j avais compté m'adresser pour cela, étant mort dans l'intervalle, et ne connaissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chûte, ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine, me force à finir cette lettre plutôt que je n'aurais désiré. Daignez, madame la Duchesse, agréer avec bonté le zèle et le profond respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur, Herboriste.

LETTRE X.

A Monquin, le 21 décembre 1769.

C'EST, madame la Duchesse, avec bien de la honte et du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avais eu l'honneur de vous annoncer, et qui ne valait assurément pas la peine d'être attendu. Enfin puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boîte à l'adresse de M. le chevalier *Lambert*, contenant les plantes et graines dont je joins ici la note. Je désire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la boîte ne soit pas ouverte en route, et même plusieurs fois, je crains fort que ces herbes fragiles et déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnaissables. Les graines au moins pourraient, madame la Duchesse, vous dédommager des plantes, si elles étaient plus abondantes, mais vous pardonnerez leur misère aux divers accidens qui ont là-dessus contrarié mes soins. Quelques-uns de ces accidens ne laissent pas d'être risibles,

quoi qu'ils m'aient donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé sur ma table presque toute la graine de bistorte que j'y avais étendue pour la faire sécher ; et ayant mis d'autres graines sur ma fenêtre pour le même effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, et j'ai été condamné à la pénitence de Psyché, mais il a fallu la faire moi-même, et les fourmis ne sont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés m'ont d'autant plus fâché que j'aurais bien voulu qu'il pût aller jusqu'à Callwich un peu de superflu de Bullstrode, mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois; car quoique les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles ames, ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainsi, madame la Duchesse, veuillez bien m'honorer de vos ordres et me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre ; je tâcherai de suppléer à mon ignorance à force de zèlo pour exécuter vos commissions.

Vous trouverez, Madame, une ombellifère à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom

de *Seseli Halleri* faute de savoir la trouver dans le *Species*, au-lieu qu'elle est bien décrite dans la dernière édition des plantes de Suisse de M. *Haller* N° 762. C'est une très-belle plante qui est plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les premières atteintes du froid lavent son verd foncé d'un beau pourpre et sur-tout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arrière-saison, ce qui fait aussi que les graines ont peine à mûrir et qu'il est difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramasser quelques-unes que vous trouverez, madame la Duchesse, avec les autres. Vous aurez la bonté de les recommander à votre jardinier; car encore un coup, la plante est belle, et si peu commune, qu'elle n'a pas même encore un nom parmi les botanistes. Malheureusement le specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer est mesquin et en fort mauvais état; mais les graines y suppléeront.

Je vous suis extrêmement obligé, Madame, de la bonté que vous avez eu de me donner des nouvelles de mon excellent voisin M. *Granville*, et des témoignages du souvenir de son aimable nièce *Miss Dewes*. J'espère qu'elle se

rappelle assez les traits de son vieux berger, pour convenir qu'il ne ressemble guères à la figure de cyclope qu'il a plu à M. *Hume* de faire graver sous mon nom. Son graveur a peint mon visage comme sa plume a peint mon caractère. Il n'a pas vu que la seule chose que tout cela peint fidellement est lui-même.

Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

LETTRE XI.

A Paris, le 17 avril 1772.

J'AI reçu, madame la Duchesse, avec bien de la reconnaissance, la lettre dont vous m'avez honoré le 17 mars, et le nombreux envoi de graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en fera de toutes manières la plus considérable partie, et réveille déjà mon zèle pour la compléter autant qu'il se peut. Je suis bien sensible aussi à la bonté qu'a M. le docteur *Solander* d'y vouloir contribuer pour quelque chose; mais comme je

n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvait venir de lui, je reste en doute si le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie était joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui, cela supposé, ne m'est pas encore parvenu.

Je vous remercie aussi, madame la Duchesse, de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de *Miss Dewes* et de M. *Sparrow ;* je m'en réjouis de tout mon cœur, et pour elle, si bien faite pour rendre un honnête homme heureux et pour l'être, et pour son digne oncle, que l'heureux succès de ce mariage comblera de joie dans ses vieux jours.

Je suis bien sensible au souvenir de milord *Nuncham :* j'espère qu'il ne doutera jamais de mes sentimens, comme je ne doute point de ses bontés. Je me serais flatté durant l'ambassade de milord *Harcourt* du plaisir de le voir à Paris, mais on m'assure qu'il n'y est point venu, et ce n'est pas une mortification pour moi seul.

Avez-vous pu douter un instant, madame la Duchesse, que je n'eusse reçu avec autant

d'empressement que de respect, le livre des jardins anglais que vous avez bien voulu penser à m'envoyer? Quoique son plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurais reçu, je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même, puisqu'il est estimé et traduit dans ce pays; et d'ailleurs, j'en dois aimer le sujet, ayant été le premier en terre-ferme à célébrer et faire connaître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullstrode où toutes les richesses de la nature sont rassemblées et assorties avec autant de savoir que de goût, mériterait bien un chantre particulier.

Pour faire une diversion de mon goût à mes occupations, je me suis proposé de faire des herbiers pour les naturalistes et amateurs, qui voudront en acquérir. Le règne végétal, le plus riant des trois, et peut-être le plus riche, est très-négligé, et presque oublié dans les cabinets d'histoire naturelle, où il devrait briller par préférence. J'ai pensé que de petits herbiers bien choisis, et faits avec soin, pourraient favoriser le goût de la botanique; et je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'espère, en état d'être distribuées dans un an d'ici. Si par hasard il

se trouvait parmi vos connaissances quelqu'un qui voulût acquérir de pareils herbiers, je les servirais de mon mieux ; et je continuerai de même s'ils sont contens de mes essais. Mais je souhaiterais particulièrement, madame la Duchesse, que vous m'honorassiez quelquefois de vos ordres, et de mériter toujours par des actes de mon zèle l'honneur que j'ai de vous appartenir.

LETTRE XII.

A Paris, le 19 mai 1772.

Je dois, madame la Duchesse, le principal plaisir que m'ait fait le poëme sur les jardins anglais que vous avez eu la bonté de m'envoyer, à la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue anglaise qui m'empêche d'en entendre la poésie, ne me laisse pas partager le plaisir que l'on prend à le lire. Je croyais avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici : vous avez supposé que je préférais l'original ; et cela serait très-vrai si j'étais en

état de le lire, mais je n'en comprends tout au plus que les notes qui ne sont pas à ce qu'il me semble la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier mon incapacité, j'en suis puni par mes vains efforts pour la surmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me soit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés, et une nouvelle marque de votre souvenir. Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer mon remerciement et mon respect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire l'année dernière en date du 25 mars 1771. Celui qui me l'envoie de Genève (M. *Moultou*) ne me dit point les raisons de ce long retard : il me marque seulement qu'il n'y a pas de sa faute ; voilà tout ce que j'en sais.

LETTRE XIII.

Paris, le 19 juillet 1772.

C'est, madame la Duchesse, par un *qui pro quo* bien inexcusable, mais bien involontaire, que j'ai si tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur *Solander*, et de la lettre du 24 juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois aussi à ce savant naturaliste des remerciemens qui seront accueillis bien plus favorablement, si vous daignez, madame la Duchesse, vous en charger comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour comble de grâce, vous voulez bien encore me promettre les noms des nouveaux genres lorsqu'il leur en aura donné : ce qui suppose aussi la description du genre, car les noms dépourvus d'idées ne sont que des mots, qui servent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir,

Madame, en signe de reconnaissance que le plaisir que j'ai de vous être obligé.

Ce n'est point sans un vrai déplaisir que j'apprends que ce grand voyage sur lequel toute l'Europe savante avait les yeux, n'aura pas lieu. C'est une grande perte pour la cosmographie, pour la navigation, et pour l'histoire naturelle en général ; et c'est, j'en suis très-sûr, un chagrin pour cet homme illustre, que le zèle de l'instruction publique rendait insensible aux périls et aux fatigues, dont l'expérience l'avait déjà si parfaitement instruit. Mais je vois chaque jour mieux, que les hommes sont par-tout les mêmes et que le progrès de l'envie et de la jalousie fait plus de mal aux ames, que celui des lumières qui en est la cause ne peut faire de bien aux esprits.

Je n'ai certainement pas oublié, madame la Duchesse, que vous aviez désiré de la graine du gentiana filiformis ; mais ce souvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante sans me fournir aucun moyen de la recouvrer. Sur le lieu même où je la trouvai, qui est à Trye, je la cherchai vainement l'année suivante et soit que je n'eusse pas bien retenu la place ou le temps de sa florescence, soit qu'elle n'eût point grené et

qu'elle ne se fût pas renouvelée, il me fut impossible d'en retrouver le moindre vestige. J'ai éprouvé souvent la même mortification au sujet d'autres plantes que j'ai trouvées disparues des lieux où auparavant on les rencontrait abondamment ; par exemple le plantago uniflora, qui jadis bordait l'étang de Montmorency, et dont j'ai fait en vain l'année dernière la recherche avec de meilleurs botanistes, et qui avaient de meilleurs yeux que moi ; je vous proteste, madame la Duchesse, que je ferais de tout mon cœur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite gentiane et sa graine, et vous faire parvenir l'une et l'autre si j'avais le moindre espoir de succès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année suivante, étant encore sur les lieux, quelle apparence qu'au bout de plusieurs années où tous les renseignemens qui me restaient encore se sont effacés, je puisse retrouver la trace de cette petite et fugace plante ? Elle n'est point ici au jardin du roi, ni, que je sache, en aucun autre jardin, et très-peu de gens même la connaissent. A l'égard du carthamus lanatus, j'en joindrai de la graine aux échantillons d'herbiers que j'espère vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, madame la Duchesse, avec une bien douce joie le parfait rétablissement de mon ancien et bon voisin, M. *Granville*. Je suis très-touché de la peine que vous avez prise de m'en instruire, et vous avez par-là redoublé le prix d'une si bonne nouvelle.

Je vous supplie, madame la Duchesse, d'agréer avec mon respect mes vifs et vrais remercîemens de toutes vos bontés.

LETTRE XIV.

A Paris, le 23 octobre 1773.

J'AI reçu dans son temps la lettre dont m'a honoré madame le Duchesse le 7 octobre; quant à celle dont il y est fait mention, écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue : la quantité de sottes lettres qui me venaient de toutes parts par la poste, me force à rebuter toutes celles dont l'écriture ne m'est pas connue; et il se peut qu'en mon absence la lettre de madame la Duchesse n'ait pas été distinguée des autres. J'irais la réclamer à la poste, si l'expérience ne m'avait appris que mes lettres disparaissaient aussi-tôt

qu'elles sont rendues, et qu'il ne m'est plus possible de les ravoir. C'est ainsi que j'en ai perdu une de M. *Linnæus* que je n'ai jamais pu ravoir, après avoir appris qu'elle était de lui, quoique j'aie employé pour cela le crédit d'une personne qui en a beaucoup dans les postes.

Le témoignage du souvenir de M. *Granville* que madame la Duchesse a eu la bonté de me transmettre, m'a fait un plaisir auquel rien n'eût manqué si j'eusse appris en même temps que sa santé était meilleure.

M. de *S. Paul* doit avoir fait passer à madame la Duchesse deux échantillons d'herbiers portatifs qui me paraissaient plus commodes et presque aussi utiles que les grands. Si j'avais le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fussent du goût de madame la Duchesse, je me ferais un vrai plaisir de les continuer, et cela me conserverait pour la botanique un reste de goût presque éteint et que je regrette. J'attends là-dessus les ordres de madame la Duchesse et je la supplie d'agréer mon respect.

LETTRE XV.

A Paris, le 11 juillet 1776.

Le témoignage de souvenir et de bonté dont m'honore madame la duchesse de *Portland*, est un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnaissance que de respect. Quant à l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la supplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en est digne d'elle, elle n'est proportionnée ni à ma situation ni à mes besoins. Je me suis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amusement devenu trop fatiguant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du persil ou des œillets, à plus forte raison des plantes d'Afrique; et dans ma plus grande passion pour la botanique, content du foin que je trouvais sous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangères, qu'on ne trouve parmi nous qu'en exil et dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer madame la Duchesse seraient

donc perdues entre mes mains ; il en serait de même et par la même raison de l'*herbarium amboïnense*, et cette perte serait regrettable à proportion du prix de ce livre et de l'envoi. Voilà la raison qui m'empêche d'accepter ce superbe cadeau ; si toutefois ce n'est pas l'accepter que d'en garder le souvenir et la reconnaissance, en désirant qu'il soit employé plus utilément.

Je supplie très - humblement madame la Duchesse d'agréer mon profond respect.

On vient de m'envoyer la caisse ; et quoique j'eusse extrêmement désiré d'en retirer la lettre de madame la Duchesse, il m'a paru plus convenable, puisque j'avais à la rendre, de la renvoyer sans l'ouvrir.

NEUF LETTRES

Relatives à la botanique, adressées

A M. DE LA TOURETTE,

Conseiller en la cour des monnaies de Lyon.

LETTRE PREMIÈRE.

A Monquin, le 17 décembre 1769

J'ai différé, Monsieur, de quelques jours à vous accuser la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. *Gouan*, et à vous remercier ; pour me débarrasser auparavant d'un envoi que j'avais à faire, et me ménager le plaisir de m'entretenir un peu plus long-temps avec vous.

Je ne suis pas surpris que vous soyiez revenu d'Italie plus satisfait de la nature que des hommes ; c'est ce qui arrive généralement aux bons observateurs, même dans les climats où elle est moins belle. Je sais qu'on trouve peu de penseurs dans ce pays-là ; mais je ne conviendrais pas tout-à-fait qu'on n'y trouve

à satisfaire que les yeux ; j'y voudrais ajouter les oreilles. Au reste, quand j'appris votre voyage, je craignis, Monsieur, que les autres parties de l'histoire naturelle ne fissent quelque tort à la botanique et que vous ne rapportassiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah, Monsieur ! vous feriez grand tort à la botanique de l'abandonner, après lui avoir si bien montré, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir et déplorer ma misère en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très-mauvais temps, comme vous savez avec de très-mauvais yeux, et avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, et privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avais à la grande chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, et que celle de Pila me paraît aussi pauvre que celle de la chartreuse est abondante et riche.

Je n'apperçus pas une *astrantia*, pas un *pirola*, pas une *soldanelle*, pas une ombellifère excepté le *meum*, pas une saxifrage, pas une gentiane, pas une légumineuse, pas une belle didyname excepté la *mélisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guide et sans savoir où chercher les places riches; et je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquaient, vous ayiez trouvé dans cette triste et vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté; car la pluie et ma mal-adresse ont fait que presque tout ce que j'avais recueilli s'est trouvé gâté et pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'aient fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *sonchus alpinus*, plante de cinq pieds de haut dont le feuillage et le port sont admirables, et à qui ses grandes et belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendrait digne d'entrer dans votre jardin. J'aurais voulu pour tout au monde en avoir des graines, mais cela ne me fut pas possible: le seul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs; et vu la grandeur

de la plante et qu'elle est extrêmement aqueuse, à peine en ai-je pu conserver quelque débris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes assez jolies, j'en ai ajouté séparément la note pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé sur la montagne. Quant à la désignation particulière des lieux, il m'est impossible de vous la donner; car outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en ressouviens pas moi-même : ma mauvaise vue et mon étourderie font que je ne sais presque jamais où je suis; je ne puis venir à bout de m'orienter, et je me perds à chaque instant quand je suis seul, si-tôt que je perds mon renseignement de vue.

Vous souvenez-vous, Monsieur, d'un petit *souchet* que nous trouvâmes en assez grande abondance auprès de la grande chartreuse et que je crus d'abord être le *cyperus fuscus ? Lin.* Ce n'est point lui, et il n'en est fait aucune mention que je sache, ni dans le *species*, ni dans aucun auteur de botanique, hors le seul *Mickelius* dont voici la phrase. *Cyperus radice repente, odora, locustis unciam longis et lineam latis. Tab.* 31, *f.* 1. Si vous avez, Monsieur,

quelque renseignement plus précis ou plus sûr dudit souchet, je vous serais très-obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas si embarrassant, et si dispendieux, quand on s'en occupe avec autant de passion, que pour y mettre de la réforme je suis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature et la synonymie forment une étude immense et pénible; quand on ne veut qu'observer, s'instruire, et s'amuser entre la nature et soi, l'on n'a pas besoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du système végétal, et apprendre à observer; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puisse être, on n'a plus besoin de livres pour voir et admirer sans cesse. Pour moi du moins en qui l'opiniâtreté a mal suppléé à la mémoire, et qui n'ai fait que bien peu de progrès, je sens néanmoins qu'avec les *gramen* d'une cour ou d'un pré j'aurais de quoi m'occuper tout le reste de ma vie, sans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monsieur, de tout ce long bavardage. Le sujet fera mon excuse auprès de vous.

Agréez, je vous supplie, mes très-humbles salútations.

LETTRE II.

Monquin, le 26 janvier 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel ! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes ! (*)

C'EN est fait, Monsieur, pour moi, de la botanique; il n'en est plus question quant à présent, et il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs, je vieillis, je ne suis plus ingambe pour herboriser, et des incommodités qui m'avaient laissé d'assez longs relâches menacent de me faire payer

(*) M. *Rousseau* accablé de ses malheurs, avait pris dans ce temps-là l'habitude de commencer toutes ses lettres par ce quatrain dont il était l'auteur; il la continua pendant long-temps, comme on le verra dans la suite de ce recueil, où nous n'en citerons que le premier vers.

cette trève. C'est bien assez désormais pour mes forces des courses de nécessité; je dois renoncer à celles d'agrément, ou les borner à des promenades qui ne satisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante qui, pour moi, s'était transformée en passion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, et surtout, Monsieur, à cultiver votre connaissance et vos bontés, dont j'espère aller dans peu vous remercier en personne. C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous faites sur l'entreprise d'un dictionnaire de botanique, dont il est étonnant que ceux qui cultivent cette science, sentent si peu la nécessité. Votre âge, Monsieur, vos talens, vos connaissances vous donnent les moyens de former, diriger, et exécuter supérieurement cette entreprise; et les applaudissemens avec lesquels vos premiers essais ont été reçus du public, vous sont garans de ceux avec lesquels il accueillerait un travail plus considérable. Pour moi qui ne suis dans cette étude, ainsi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'ai songé plutôt en herborisant à me distraire et m'amuser qu'à m'instruire, et n'ai point eu dans

mes observations tardives la sotte idée d'enseigner au public ce que je ne savais pas moi-même. Monsieur, j'ai vécu quarante ans heureux sans faire des livres; je me suis laissé entraîner dans cette carrière tard et malgré moi: j'en suis sorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas, après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouissais avant d'y entrer, je retrouve au moins assez de bon sens pour sentir que je n'y étais pas propre, et pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter et de la rendre utile aux autres, en suivant le fil du système végétal par une méthode plus graduelle et moins abstraite que celle de *Tournefort* et de tous ses successeurs, sans en excepter *Linnæus* lui-même. Peut-être mon idée est-elle impraticable. Nous en causerons, si vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si vous la trouviez digne d'être adoptée, et qu'elle vous tentât d'entreprendre sur ce plan des institutions botaniques, je croirais avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail, que si je l'avais entrepris moi-même.

Je vous dois des remerciemens, Monsieur, pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre, et bien plus encore pour les éclaircissemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papyrus* m'a fait grand plaisir, et je l'ai mis bien précieusement dans mon herbier. Votre *antirrhinum purpureum* m'a bien prouvé que le mien n'était pas le vrai, quoi qu'il y ressemble beaucoup ; je penche à croire avec vous que c'est une variété de l'arvense, et je vous avoue que j'en trouve plusieurs dans le *Species*, dont les phrases ne suffisent point pour me donner des différences spécifiques bien claires. Voilà, ce me semble, un défaut que n'aurait jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on aurait toujours un objet fixe et réel de comparaison, sur lequel on pourrait aisément assigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liste, j'en ai omis une dont *Linnæus* n'a pas marqué la patrie, et que j'ai trouvée à Pila ; c'est le *rubia peregrina :* je ne sais si vous l'avez aussi remarquée ; elle n'est pas absolument rare dans la Savoie et dans le Dauphiné.

Je suis ici dans un grand embarras pour

le transport de mon bagage, consistant en grande partie dans un attirail de botanique. J'ai surtout dans des papiers épars un grand nombre de plantes séches en assez mauvais ordre, et communes pour la plupart, mais dont cependant quelques-unes sont plus curieuses; mais je n'ai ni le temps, ni le courage de les trier, puisque ce travail me devient désormais inutile. Avant de jeter au feu tout ce fatras de paperasses, j'ai voulu prendre la liberté, de vous en parler à tout hasard; et si vous étiez tenté de parcourir ce foin, qui véritablement n'en vaut pas la peine, j'en pourrais faire une liasse qui vous parviendrait par M. *Pasquet*; car pour moi je ne sais comment emporter tout cela, ni qu'en faire. Je crois me rappeler, par exemple, qu'il s'y trouve quelques fougères, entr'autres le *polypodium fragrans*, que j'ai herborisées en Angleterre et qui ne sont pas communes par tout. Si même la revue de mon herbier et de mes livres de botanique pouvait vous amuser quelques momens, le tout pourrait être déposé chez vous, et vous le visiteriez à votre aise. Je ne doute pas que vous n'aiez la plupart de mes livres. Il peut cependant s'en trouver d'anglais,

glais, comme *Parkinson*, et le *Gerard émaculé*, que peut-être n'avez-vous pas. Le *Valerius Cordus* est assez rare ; j'avais aussi Tragus, mais je l'ai donné à M. *Clappier*.

Je suis surpris de n'avoir aucune nouvelle de M. *Gouan*, à qui j'ai envoyé les carex (*) de ce pays, qu'il paraissait désirer, quelques autres petites plantes, le tout à l'adresse de M. de *Saint-Priest*, qu'il m'avait donnée. Peut-être le paquet ne lui est-il pas parvenu; c'est ce que je ne saurais vérifier, vu que jamais un seul mot de vérité ne pénètre à travers l'édifice de ténèbres qu'on a pris soin d'élever autour de moi. Heureusement les ouvrages des hommes sont périssables comme eux, mais la vérité est éternelle : *post tenebras lux*.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes plus sincères salutations.

(*) Je me souviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre : *Carex vulpina* pour *Carex leporina*.

LETTRE III.

Monquin, le 22 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Ne faites, Monsieur, aucune attention à la bizarrerie de ma date; c'est une formule générale qui n'a nul trait à ceux à qui j'écris, mais seulement aux honnêtes gens qui disposent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'est pour ceux qui se laissent séduire par la puissance et tromper par l'imposture, un avis qui les rendra plus inexcusables, si, jugeant sur des choses que tout devrait leur rendre suspectes, ils s'obstinent à se refuser aux moyens que prescrit la justice pour s'assurer de la vérité.

C'est avec regret que je vois reculer par mon état et par la mauvaise saison, le moment de me rapprocher de vous. J'espère cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avais quelques graines qui valussent la peine de vous être présentées, je prendrais le parti de vous les envoyer d'avance, pour ne pas

laisser passer le temps de les semer ; mais j'avais fort peu de chose, et je le joignis avec des plantes de Pila, dans un envoi que je fis il y a quelques mois à madame la duchesse de *Portland*, et qui n'a pas été plus heureux, selon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. *Gouan*; puisque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre. Comme celui de madame de *Portland* était plus considérable, et que j'y avais mis plus de soins et de temps, je le regrette d'avantage ; mais il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *seseli* de ce pays, que j'appelle *seseli halleri*, parce que je ne le trouve pas dans *Linnæus*. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique, que j'ai fait semer dans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avait données, et qui seule a réussi. Elle s'appelle *gombault* dans les îles, et j'ai trouvé que c'était l'*hibiscus esculentus*. Il a bien levé, bien fleuri, et j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres que je vous porterai avec le seseli, si vous ne les avez pas. Comme l une de ces plantes est des pays chauds, et que l'autre grene fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse

pour les mettre en terre, sans quoi je prendrais le parti de vous les envoyer.

Votre *galium rotondifolium*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive avoir la fleur blanche, et que le vôtre l'ait flave; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, et de la consistance tout au moins de la garance ordinaire; outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *galium*, et qui sont le caractère générique des *rubia*. Cependant, je suis, je vous l'avoue, hors d'état de vous en envoyer un échantillon, Voici là-dessus mon histoire.

J'avais souvent vu en Savoie et en Dauphiné la garance sauvage, et j'en avais pris quelques échantillons. L'année dernière à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente des autres; et il me semble que j'en avais mis un *specimen* dans mon porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *rubia peregrina* que sa feuille n'avait point de nervure en dessus, je me rappelai, ou crus me rappeler, que ma rubia de Pila

n'en avait point non plus, de-là je conclus que c'était le *rubia peregrina*. En m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres garences que j'avais trouvées dans ces pays, parce qu'elles n'avaient d'ordinaire que quatre feuilles : pour que cette conclusion fût raisonnable, il aurait fallu chercher les plantes et vérifier ; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, et le temps qu'il aurait fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre, j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres et papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-être jetée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai trouvé quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a désabusé, du moins sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, et je ne désespère pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échantillon ci-joint

les feuilles un peu plus larges et sans nervur ; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connaissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier et me demande même la préference ; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourage épars dans des chiffons, puisque vous ne dédaignez pas de le parcourir, je le ferai remettre à M. *Pasquet* ; mais il faut auparavant que je feuillete et vide mes livres, dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte, parce que cela est plutôt fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres, et de perdre presque toutes mes plantes ; parce qu'elles tombent et se brisent sans que j'y fasse attention, tandisque je feuillete et parcours le livre, uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer mes remercie mens et salutations à monsieur votre frère. Persuadé de ses bontés et des vôtres, je me prévaudrai volontiers de vos offres dans l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE IV.

Monquin, le 26 mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! etc.

Voici, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez données vous-même, dont j'avais quelques-unes à double, et dont après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le temps de tirer le même parti que des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en faire est de mettre le tout au feu. Cependant si vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez je crois quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corse, et que je ne connais pas.

Voici aussi quelques graines du *seseli halleri*. Il y en a peu, et je ne l'ai recueilli qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grène fort tard et mûrit difficilement en ce pays :

mais il y devient en revanche une très-belle plante, tant par son beau port que par la teinte de pourpre que les premières atteintes du froid donnent à ses ombelles et à ses tiges. Je hasarde aussi d'y joindre quelques graines de *gombault*, quoique vous ne m'en ayiez rien dit, et que peut-être vous l'ayiez ou ne vous en soueiez pas; et quelques graines de l'*heptaphyllon*, qu'on ne s'avise guère de ramasser, et qui peut-être ne lève pas dans les jardins, car je ne me souviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monsieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, et qui m'a fait presque oublier de vous remercier de l'*asperula taurina*, qui m'a fait bien grand plaisir. Si nos chemins étaient praticables pour les voitures, je serais déjà près de vous. Je vous porterai le catalogue de mes livres : nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir ; et si l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai soin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monsieur, je vous assure que de cultiver vos bontés, et si jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de M. ***

qui dit si bien me connaître, j'espère que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous salue de tout mon cœur.

Avez-vous le *dianthus superbus ?* Je vous l'envoie à tout hasard. C'est réellement un bien bel œillet, et d'une odeur bien suave quoique faible. J'ai pu recueillir de la graine bien aisément; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devrait être permis qu'aux chevaux du Soleil de se nourrir d'un pareil foin.

LETTRE V.

Paris, le 4 juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! etc.

JE voulais, Monsieur, vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris: mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger et me remettre au courant avec mes anciennes connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours, j'en séjournai trois ou quatre à Dijon, d'où par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre, après

avoir eu le plaisir de voir en passant M. de *Buffon* qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi à Montbard M. d'*Aubenton* le subdélégué, lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin, me dit que j'avais déjà des commencemens, et qu'en continuant de travailler je pourrais devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ, je parcourus avec lui sa pépinière malgré la pluie qui nous incommodait fort; et n'y connoissant presque rien, je démentis si bien la bonne opinion qu'il avait eue de moi la veille, qu'il rétracta son éloge et ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès, je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route, et de me trouver en pays de connaissance dans la campagne et dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite et à gauche, de cette même grande gentiane jaune que je n'avais pu trouver à Pila. Les champs entre Montbard et Chably sont pleins de *bulbocastanum*; mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre et presque immangeable; l'*œnanthe fistulosa* et la coquelourde (*pulsatilla*) y sont

aussi en quantité : mais n'ayant traversé la forêt de Fontainebleau que très à la hâte, je n'y ai rien vu du tout de remarquable, que le *geranium grandistorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'*Aubenton* au jardin du roi ; j'y rencontrai en me promenant M. *Richard*, jardinier de Trianon, avec lequel je m'empressai, comme vous jugez bien, de faire connaissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du roi à Paris ; ainsi me voilà à portée de faire dans l'un et dans l'autre quelque connaissance avec les plantes exotiques, sur lesquelles, comme vous avez pu voir, je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus à mon aise, quelque moment où la cour ne sera pas à Versailles ; et je tâcherai de me fournir à double de tout ce qu'on me permettra de prendre, afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. *Cochin* qui m'a paru fort beau ; mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher à rien. Je sai

depuis mon arrivée tellement accablé de visites et de dînés, que si ceci dure, il est impossible que j'y tienne, et malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant si je ne prends bien vîte un autre train de vie, mon estomac et ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de musique d'une façon bien lucrative; et j'ai peur qu'à force de dîner en ville, je ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navrée avait besoin de quelque dissipation, je le sens; mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, et j'aimerais encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée et qui me convint mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon cœur que celui que sous vos auspices j'ai reçu de l'adorable *Mélanie*. S'il m'était donné de me choisir une vie égale et douce, je voudrais tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie soit sur mon herbier; dîner avec vous et *Mélanie*; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille et mon cœur, des sons de sa voix et de ceux de sa harpe;

puis me promener tête-à-tête avec vous le reste de la journée en herborisant et philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a l'aissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive vous ne serez pas oublié, Monsieur, dans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frère. S'il y est encore, je n'aurais pas tardé si long-temps à l'aller voir, me rappeler à son souvenir, et le prier de vouloir bien me rappeler quelquefois au vôtre et à celui de M**.

Si mon papier ne finissait pas, si la poste n'allait pas partir, je ne saurais pas finir moi-même. Mon bavardage n'est pas mieux ordonné sur le papier que dans la conversation. Veuillez supporter l'un comme vous avez supporté l'autre. *Vale et me ama.*

LETTRE VI.

Paris, le 28 septembre 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Je ne voulais, Monsieur, m'accuser de mes torts qu'après les avoir réparés ; mais le mauvais temps qu'il fait, et la saison qui se gâte, me punissent d'avoir négligé le jardin du roi tandis qu'il fesait beau, et me mettent hors d'état de vous rendre compte quant à présent du *plantago uniflora*, et des autres plantes curieuses dont j'aurais pu vous parler, si j'avais su mieux profiter des bontés de M. de *Jussieu*. Je ne désespère pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pélérinage, et aller recevoir, pour cette année, les adieux de la syngénésie : mais en attendant ce moment, permettez, Monsieur, que je prenne celui-ci pour vous remercier, quoique tard, de la continuation de vos bontés et de vos lettres, qui me feront toujours le plus vrai plaisir, quoique je sois peu exact à y répondre. J'ai

encore à m'accuser de beaucoup d'autres omissions pour lesquelles je n'ai pas moins besoin de pardon. Je voulais aller remercier monsieur votre frère de l'honneur de son souvenir et lui rendre sa visite; j'ai tardé d'abord, et puis j'ai oublié son adresse. Je le revis une fois à la comédie italienne; mais nous étions dans des loges éloignées, je ne pus l'aborder, et maintenant j'ignore même s'il est encore à Paris. Autre tort inexcusable; je me suis rappelé de ne vous avoir point remercié de la connaissance de M. *Robinet*, et de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre serviteur il restera trop insolvable; mais puisque nous sommes en usage, moi de faillir, vous de pardonner, couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence, et je tâcherai d'en avoir moins besoin dans la suite; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponses; car ce devoir est absolument au-dessus de mes forces, surtout dans ma position actuelle. Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois, je vous supplie, d'un homme qui vous est bien sincèrement attaché, et qui ne se rappelle jamais sans plaisir et sans regrets, les promenades char-

mantes qu'il a eu le bonheur de faire avec vous.

On a représenté Pygmalion à Montigny; je n'y étais pas, ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma première Galathée ne me laissera le désir d'en voir une autre.

LETTRE VII.

A Paris, le 26 novembre 1770.

JE ne sais presque plus, Monsieur, comment oser vous écrire, après avoir tardé si long-temps à vous remercier du trésor de plantes séches que vous avez eu la bonté de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le temps de les placer, je ne les ai pas extrêmement examinées, mais je vois à vue de pays qu'elles sont belles et bonnes: je ne doute pas qu'elles ne soient bien dénommées, et que toutes les observations que vous me demandez ne soient bien dénommées, et que toutes les observations que vous me demandez ne se réduisent à des approbations. Cet envoi me remettra, je l'espère, un peu dans le train de la botanique que

d'autres soins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici ; et le désir de vous témoigner ma bien impuissante mais bien sincère reconnaissance, me fournira peut-être avec le temps quelque chose à vous envoyer. Quant à présent je me présente tout-à-fait à vide, n'ayant des semences dont vous m'envoyez la note que le seul *doronicum pardulianches* que je crois vous avoir déjà donné, et dont je vous envoie mon misérable reste. Si j'eusse été prévenu quand j'allai à Pila l'année dernière, j'aurais pu vous apporter aisément un litron des semences du *prenanthes purpurea*, et il y en a quelques autres comme le *tamus*, et la gentiane perfoliée que vous devez trouver aisément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *plantago monanthos*, mais on n'a pu me le donner au jardin du roi où il n'y en avait qu'un seul pied sans fleur et sans fruit ; j'en ai depuis recouvré un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chose, si je ne trouve pas mieux ; mais comme il croît en abondance autour de l'étang de Montmorency, j'y compte aller herboriser le printemps prochain, et vous envoyer s'il se peut plantes et graines. Depuis que je suis à Paris

je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du roi; et quoiqu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté, et qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. Si j'en viens là, c'est pour vous servir que j'en aurai le courage, mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé à M. de *Jussieu* du *papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce soit le vrai papier *Nilotica*. Si vous pouviez lui en envoyer soit plantes soit graines, soit par moi soit par d'autres, j'ai vu que cela lui ferait grand plaisir, et ce serait peut-être un excellent moyen d'obtenir de lui beaucoup de choses qu'alors nous aurions bonne grâce à demander, quoique je sache bien par expérience qu'il est charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai besoin de quelque chose pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre à messieurs *Boi de la Tour* qui s'en retournent, une boîte contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golfe du Mexique. Comme cependant ce n'est pas une pièce bien rare et qu'elle a été fort en-

dommagée dans le trajet, j'hésitais à vous l'envoyer ; mais on me dit qu'elle peut se raccommoder et trouver place encore dans un cabinet ; cela supposé, je vous prie de lui en donner une dans le vôtre, en considération d'un homme qui vous sera toute sa vie bien sincèrement attaché. J'ai mis dans la même boîte les deux ou trois semences de *dorodic* et autres que j'avais sous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correspondance qui m'est précieuse, et dont j'ai eu jusqu'ici seul tout le profit. Je crains d'avoir poussé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaisance de M. *Robinet*, et des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai aussi laissé repartir d'ici M. de *Fleurieu* sans aller lui rendre mes devoirs, comme je le devais et voulais faire. Ma volonté, Monsieur, n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres ; mais ma négligence m'en donne souvent de bien inexcusables, que je vous prie toutefois d'excuser dans votre miséricorde. Ma femme a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, et nous vous prions l'un et l'autre d'agréer nos très-humbles salutations.

LETTRE VIII.

A Paris, le 25 janvier 1772.

J'ai reçu, Monsieur, avec grand plaisir de vos nouvelles, des témoignages de votre souvenir, et des détails de vos intéressantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoî de plantes par M. l'abbé *Rosier* que je n'ai point reçu. Je me souviens bien d'en avoir reçu un de votre part, et de vous en avoir remercié quoiqu'un peu tard, avant votre voyage de Paris; mais depuis votre retour à Lyon, votre lettre a été pour moi votre premier signe de vie, et j'en ai été d'autant plus charmé que j'avais presque cessé de m'y attendre.

En apprenant les changemens survenus à Lyon, j'avais si bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur esclavage, et que dégagé des devoirs, respectables assurément, mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de ses plaisirs, vous en goûteriez un très-vif à vous livrer tout entier à l'étude de la nature, que j'avais résolu de vous en féliciter. Je suis fort aise de pouvoir du moins exécuter après

coup et sur votre propre témoignage, une résolution que ma paresse ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très-sûr que cette félicitation ne viendrait pas mal à propos.

Les détails de vos herborisations et de vos découvertes m'ont fait battre le cœur d'aise. Il me semblait que j'étais à votre suite, et que je partageais vos plaisirs; ces plaisirs si purs, si doux, que si peu d'hommes savent goûter, et dont parmi ce peu-là, moins encore sont dignes; puisque je vois avec autant de surprise que de chagrin, que la botanique elle-même n'est pas exempte de ces jalousies, de ces haines couvertes et cruelles qui empoisonnent et déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me soupçonnez point, Monsieur, d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau sur ma vie solitaire. Je m'y livre pour moi seul, sans succès, sans progrès, presque sans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loisirs livrés à la contemplation de la nature, sont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour-propre, à celui d'amuser innocemment et agréablement mon

oisiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me sont par hasard tombées entre les mains, m'ont inspiré la fantaisie de commencer une très-petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je serais bien fâché de tenter de l'achever quand la chose me serait possible, n'ignorant pas que tandis qu'on est pauvre, on ne sent que le plaisir d'acquérir, et que quand on est riche au contraire, on ne sent que la privation de ce qui nous manque et l'inquiétude inséparable du désir de compléter ce qu'on a. Vous devez depuis long-temps en être à cette inquiétude, vous, Monsieur, dont la riche collection rassemble en petit presque toutes les productions de la nature, et prouve par son bel assortiment combien M. l'abbé *Rosier* a eu raison de dire qu'elle est l'ouvrage du choix et non du hasard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immense labyrinthe, je rassemble fortuitement et précieusement tout ce qui me tombe sous la main; non-seulement j'accepte avec ardeur et reconnaissance les plantes que vous voulez bien m'offrir; mais si vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines surnuméraires et de rebut dont vous voulussiez bien m'enrichir, j'en ferais la gloire de ma

petite collection naissante. Je suis confus de ne pouvoir dans ma misère rien vous offrir en échange, au moins pour le moment. Car quoique j'eusse rassemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence et l'humidité de la chambre que j'ai d'abord habitée ont tout laissé pourrir. Peut-être serai-je plus heureux cette année, ayant résolu d'employer plus de soin dans la dessiccation de mes plantes, et surtout de les coller à mesure qu'elles sont sèches; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conserver. J'aurai mauvaise grâce, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herborisation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la caterve du jardin du roi; mais il est certain qu'elle ne fut entreprise de ma part que pour trouver le *plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de *Jussieu* le jeune qui vous a vu sans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces messieurs, sitôt que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'aider à la recherche de cette plante; ce qu'ils firent, et entr'autres M. *Touin*, avec une complaisance et un soin qui méritaient un meilleur succès. Nous ne trouvâmes rien; et après deux

heures d'une recherche inutile, au fort de la chaleur, et le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes respirer et faire la halte sous des arbres qui n'étaient pas loin, concluant unanimement que le *plantago uniflora* indiqué par *Tournefort* et M. de *Jussieu* aux environs de l'étang de Montmorency en avait absolument disparu. L'herborisation, au surplus, fut assez riche en plantes communes; mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné se réduit à l'*osmonde royale* le *lythrum hyssopifolia*, le *lysimachia tenella*, le *peplis portula*, le *drosera rotundifolia*, le *cyperus fuscus*, le *schœnus nigricans*, et l'*hydrocotyle*, naissante avec quelques feuilles petites et rares, sans aucune fleur.

Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, et que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent, et prouvent, à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire et fantastique auquel il leur a plu de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille, vous priant d'excuser le désordre et le griffonnage d'un homme qui

a

a perdu toute l'habitude d'écrire, et qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur, et vous prie de ne pas m'oublier auprès de monsieur et madame de *Fleurieu.*

LETTRE IX.

A Paris, le 7 janvier 1773

VOTRE seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si long-temps à répondre à la précédente, et à vous remercier des plantes qui l'accompagnaient. Ce n'est pas que je n'aie été bien sensible à votre souvenir et à votre envoi; mais la nécessité d'une vie trop sédentaire, et l'inhabitude d'écrire des lettres en augmentent journellement la difficulté; et je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire, même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif et agréable.

Mon occupation principale et la diminution de mes forces ont ralenti mon goût pour la botanique au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres et vos envois sont bien propres à le ranimer. Le retour de

la belle saison y contribuera peut-être : mais je doute qu'en aucun temps ma paresse s'accommode long-temps de la fantaisie des collections. Celle de graines qu'a faite M. *Touin* avait excité mon émulation, et j'avais tenté de rassembler en petit autant de diverses semences et de fruits soit indigènes, soit exotiques, qu'il en pourrait tomber sous ma main : j'ai fait bien des courses dans cette intention. J'en suis revenu avec des moissons assez raisonnables, et beaucoup de personnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me suis bientôt senti dans ma pauvreté l'embarras des richesses ; car quoique je n'aie pas en tout un millier d'espèces, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela ; et la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une espèce d'ordre, j'ai presque renoncé à cette entreprise, et j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre et d'ailleurs depuis assez long-temps, sans que j'aie encore été tenté de les ouvrir. Ainsi, à moins que cette fantaisie ne se ranime, elle est quant à présent à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer avec le goût de la promenade qui ne me quittera jamais, à me conserver celui d'un peu d'herborisation,

c'est l'entreprise des petits herbiers en miniature que je me suis chargé de faire pour quelques personnes, et qui, quoiqu'uniquement composés de plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramasser et les dessécher.

Quoiqu'il arrive de ce goût attiédi, il me laissera toujours des souvenirs agréables des promenades champêtres dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous suivre, et dont la botanique a été le sujet et s'il me reste de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé sans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ses attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que c'est un sentiment qui n'a jamais flatté mon cœur. J'ai promis à M. de *Châteaubourg* que je vous remercierais de m'avoir procuré le plaisir d'apprendre par lui de vos nouvelles, et je m'acquitte avec plaisir de ma promesse. Ma femme est très-sensible à l'honneur de votre souvenir, et nous vous prions, Monsieur, l'un et l'autre d'agréer nos remercîmens et nos salutations.

FRAGMENS

De diverses lettres de J. J. Rousseau, écrites pendant son séjour en Savoie. Les originaux écrits de la propre main de l'auteur, nous ont été communiqués par M. le professeur de S..... qui en est en possession.

LETTRE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PÈRE,

SOUFFREZ que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, et je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne ces sortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect, et je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre. Voyez à votre tour, mon cher père, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de madame

de *Warens*, qui a pris la peine de vous écrire d'une manière à vous ôter toute matière d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons abstraction, mon très-cher père, de tout ce qu'il y a de dur et d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture ; mais considérez comment madame de *Warens* doit juger de votre procédé. N'est-il pas bien surprenant, bien bisarre ? pardonnez-moi ce terme. Depuis six mois que vous ai-je demandé autre chose que de marquer un peu de sensibilité à madame de *Warens* pour tant de grâces, de bienfaits, dont sa bonté m'accable continuellement ? qu'avez-vous fait ? Au lieu de cela, vous avez négligé auprès d'elle jusqu'aux premiers devoirs de politesse et de bienséance. Le fesiez-vous donc uniquement pour m'affliger ? Vous vous êtes en cela fait un tort infini ; vous aviez affaire à une dame aimable par mille endroits, et respectable par mille vertus, joint à ce qu'elle n'est ni d'un rang ni d'une passe à mépriser ; et j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands seigneurs de la cour, et même au roi, ses lettres ont été répondues avec la dernière exactitude. De quelles raisons pou-

vez-vous donc autoriser votre silence ? Rien n'est plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous méprisez souverainement, et avec grande raison, ce tas de fanatiques et de pédans chez qui un faux zèle de religion étouffe tous sentimens d'honneur et d'équité, et qui placent honnêtement avec les cartonchiens tous ceux qui ont le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la manière de servir DIEU.

Pardon, mon cher père, si ma vivacité m'emporte un peu trop ; c'est mon devoir d'un côté qui me fait excéder d'autre part les bornes de mon devoir : mon zèle ne se démentira jamais pour toutes les personnes à qui je dois de l'attachement et du respect ; et vous devez tirer de là une conclusion bien naturelle sur mes sentimens à votre égard.

Je suis très-impatient, mon cher père, d'apprendre l'état de votre santé et celle de ma chère mère. Pour la mienne, je ne sais s'il vaut la peine de vous dire que je suis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire ; ma poitrine est affectée, et il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phthisie. Ce sont les soins et les bontés de madame de *Warens* qui me sou-

tiennent et qui peuvent prolonger mes jours; j'ai tout à espérer de sa charité et de sa compassion, et bien m'en prend.

LETTRE II.

Du 29 juin 1735.

Mon cher père,

Plus les fautes sont courtes et plus elles sont pardonnables. Si cet axiome a lieu, jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi; Il est vrai que je suis entièrement redevable aux bontés de madame de *Warens* de mon retour au bon sens et à la raison; c'est encore sa sagesse et sa générosité qui m'ont ramené de cet égarement-ci. J'espère que par ce nouveau bienfait, l'augmentation de ma reconnaissance et mon attachement respectueux pour cette dame, lui seront de forts garants de la sagesse de ma conduite à l'avenir. Je vous prie, mon cher père, de vouloir bien y compter aussi; et quoique je comprenne bien que vous n'ayez pas lieu de faire grand fond sur

la solidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche, il est juste pourtant que vous sachiez que je n'avais point pris mon parti si étourdiment, que je n'eusse eu soin d'observer quelques-unes des bienséances nécessaires en pareilles occasions. J'écrivis à madame de *Warens* dès le jour de mon départ pour prévenir toute inquiétude de sa part ; je réitérai peu de jours après ; j'étais aussi dans les dispositions de vous écrire ; mais mon voyage a été de courte durée, et j'aime mieux pour mon honneur et pour mon avantage que ma lettre soit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes sincères remerciemens, mon cher père, de l'intérêt que vous paraissez prendre encore en moi ; j'ai été infiniment sensible à la manière tendre dont vous vous êtes exprimé sur mon compte, dans la lettre que vous avez écrite à madame de *Warens*. Il est certain que si tous les sentimens les plus vifs d'attachement et de respect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un père, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de *Warens* vous fait bien des

complimens, et vous remercie de la peine que vous avez prise de lui répondre; il est vrai, mon cher père, que cela ne vous est pas ordinaire. Je ne devrais pas être obligé de vous supplier de ne donner plus lieu à cette dame de vous faire des pareils remerciemens, dans le sens de celui-ci; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au roi et aux plus grands seigneurs de la cour, ses lettres ont été répondues avec la dernière exactitude. S'il est vrai que vous m'aimiez et que vous ayiez toujours pour le vrai mérite l'estime et l'attention qui lui sont dus, il est de votre devoir, si j'ose parler ainsi, de ne vous pas laisser prévenir.

Je suis inquiet sur l'état de ma chère mère; j'ai lieu de juger par votre lettre que sa santé se trouve altérée; je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité: Dieu veuille prendre soin de la vôtre, et la conserver pour ma satisfaction long-temps au-delà de ma propre vie. J'ai etc.

LETTRE III.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PÈRE,

DANS la dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le cinq courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au sujet d'un établissement. Je vous prie de m'excuser si j'ai tardé de vous répondre : la matière est importante ; il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions, et pour les rédiger clairement afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon tres-cher père, de la nécessité de faire de bonne heure le choix d'un établissement et de s'occuper à suivre utilement ce choix : j'avais déjà compris cela ; mais je me suis toujours vu jusqu'ici hors de la supposition absolument nécessaire en pareil cas, et sans laquelle l'homme ne peut agir, qui est la possibilité.

Supposons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du côté de l'étude, soit pour l'église, soit pour le barreau ; il est clair qu'il m'eût fallu des secours d'argent, soit pour ma nourriture, soit pour mon

habillement, soit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas aussi que le commerce eût été mon but; outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentissage; et enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement. Les frais n'eussent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier; il est vrai que je savais déjà quelque chose de celui de graveur; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il est certain que je n'en savais pas à beaucoup près assez pour pouvoir me soutenir, et qu'aucun maître ne m'eût reçu sans payer les frais d'un assujettissement.

Voilà, suivant mon sentiment, les cas de tous les différens établissemens dont je pourrais raisonnablement faire choix; je vous laisse juger à vous-même, mon cher père, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le passé. A l'âge où je suis, il est trop tard pour penser à tout cela: telle est ma misérable condition, que quand j'aurais pu prendre un parti solide, tous les secours nécessaires m'ont manqué; et quand j'ai lieu d'espérer de me voir quelque avance, le temps de l'enfance

ce temps précieux d'apprendre, se trouve écoulé sans retour.

Voyons donc à présent ce qu'il conviendrait de faire dans la situation où je me trouve : en premier lieu, je puis pratiquer la musique que je sais assez passablement pour cela : secondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture, (je parle du style) pourrait m'aider à trouver un emploi de secrétaire chez quelque grand seigneur : enfin, je pourrais dans quelques années, et avec un peu plus d'expérience, servir de gouverneur à des jeunes-gens de qualité.

Quant au premier article, je me suis toujours assez applaudi du bonheur que j'ai eu de faire quelque progrès dans la musique, pour laquelle on me flatte d'un goût assez délicat ; et voici mon cher père, comme j'ai raisonné.

La musique est un art de peu de difficulté dans la pratique, c'est-à-dire, que par-tout pays on trouve facilement à l'exercer. Les hommes sont faits de manière qu'ils préfèrent assez souvent l'agréable à l'utile ; il faut les prendre par leurs faibles, et en profiter quand on le peut faire sans injustice ; or, qu'y-a-t-il de plus juste que de tirer une contribution honnête

honnête de son travail ? La musique est donc de tous les talens que je puis avoir, non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur, mais au moins le plus sûr quant à la facilité ; car vous conviendrez qu'on ne s'ouvre pas toujours aisément l'entrée des maisons considérables : pendant qu'on cherche et qu'on se donne des mouvemens, il faut vivre ; et la musique peut toujours servir d'expectative.

Voilà la manière dont j'ai considéré que la musique pourrait m'être utile : voici pour le second article, qui regarde le poste de secrétaire.

Comme je me suis déjà trouvé dans le cas, je connais à-peu-près les divers talens qui sont nécessaires dans cet emploi ; un style clair et bien intelligible, beaucoup d'exactitude et de fidélité ; de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre ressort, et par-dessus tout un secret inviolable : avec ces qualités on peut faire un bon secrétaire. Je puis me flatter d'en posséder quelques-unes ; je travaille chaque jour à l'acquisition des autres, et je n'épargnerai rien pour y réussir.

Enfin, quant au poste de gouverneur d'un jeune seigneur ; je vous avoue naturellement

que c'est l'état pour lequel je me sens un peu de prédilection : vous allez d'abord être surpris ; différez s'il veut plaît un instant de décider.

Il ne faut pas que vous pensiez, mon cher père, que je me sois donné si parfaitement à la musique, que j'aie négligé toute autre espèce de travail ; la bonté qu'a eu madame de *Warens* de m'accorder chez elle un asile, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon temps utilement ; et c'est ce que j'ai fait avec assez de soin jusqu'ici.

D'abord je me suis fait un système d'étude que j'ai divisé en deux chefs principaux ; le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit, et l'orner de connaissances utiles et agréables ; l'autre renferme les moyens de former le cœur à la sagesse et à la vertu. Madame de *Warens* a la bonté de me fournir des livres ; et j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il était possible, et de diviser mon temps de manière que rien n'en restât inutile.

De plus, tout le monde peut me rendre justice sur ma conduite. Je chéris les bonnes mœurs, et je ne crois pas que personne ait rien à me reprocher de considérable contre leur

pureté : j'ai de la religion et je crains DIEU : d'ailleurs, sujet à d'extrêmes faiblesses, et rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je sais combien il y a eu de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens seraient heureux s'ils tombaient toujours entre les mains de personnes qui eussent autant que moi de haine pour le vice et d'amour pour la vertu.

Ainsi, pour ce qui regarde les sciences et les belles-lettres, je crois en savoir autant qu'il en faut pour l'instruction d'un jeune gentilhomme : outre que ce n'est point précisément l'office d'un gouverneur de donner les leçons, mais seulement d'avoir attention qu'elles se prennent avec fruit ; et effectivement il est nécessaire qu'il sache sur toutes les matières plus que son élève ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire sur l'irrégularité de ma conduite passée ; comme elle n'est pas excusable, je ne prétends pas l'excuser : aussi, mon cher père, je vous ai dit d'abord que ce ne serait que dans quelques années, et avec plus d'expérience, que j'oserais entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'est que

j'ai dessein de me corriger entièrement, et que j'espère y réussir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'opposer que ce ne sont point des établissemens solides, principalement quant aux premier et troisième articles ; là-dessus je vous prie de considérer que je ne vous les propose point comme tels, mais seulement comme les uniques ressources où je puisse recourir dans la situation où je me trouve, en cas que les secours présens vinssent à me manquer : mais il est temps de vous développer mes véritables idées, et d'en venir à la conclusion.

Vous n'ignorez pas, mon cher père, les obligations infinies que j'ai à madame de *Warens* : c'est sa charité qui m'a tiré plusieurs fois de la misère et qui s'est constamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes besoins, et même bien au-delà du nécessaire. La bonté qu'elle a eue de me retirer dans sa maison, de me fournir des livres, de me payer des maîtres ; et par-dessus tout, ses excellentes instructions et son exemple édifiant, m'ont procuré les moyens d'une heureuse éducation, et de tourner au bien mes mœurs alors encore indécises. Il n'est

pas besoin que je relève ici la grandeur de tous ces bienfaits ; la simple exposition que j'en fais à vos yeux suffit pour vous en faire sentir tout le prix au premier coup-d'œil. Jugez, mon cher père, de tout ce qui doit se passer dans un cœur bien fait, en reconnoissance de tout cela ; la mienne est sans borne : voyez jusqu'où s'étend mon bonheur ; je n'ai de moyen pour la manifester, que le seul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc dessein de supplier madame de *Warens* de vouloir bien agréer que je passe le reste de mes jours auprès d'elle, et que je lui rende jusqu'à la fin de ma vie tous les services qui seront en mon pouvoir. Je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de moi, par mon attachement à elle, et par la sagesse et la régularité de ma conduite, les fruits des soins et des peines qu'elle s'est donnés pour moi : ce n'est point une manière frivole de lui témoigner ma reconnoissance : cette sage et aimable dame a des sentimens assez beaux pour trouver de quoi se payer de ses bienfaits par ses bienfaits mêmes ; et par l'hommage continuel d'un cœur plein de zèle, d'estime, d'attachement, et de respect pour elle.

J'ai lieu d'espérer, mon cher père, que vous approuverez ma résolution, et que vous la seconderez de tout votre pouvoir, par-là toutes difficultés sont levées ; l'établissement est tout fait ; et assurément le plus solide et le plus heureux qui puisse être au monde, puisqu'outre les avantages qui en résultent en ma faveur, il est fondé de part et d'autre sur la bonté du cœur et sur la vertu.

Au reste, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantise et dans l'oisiveté : il est vrai que le vide de mes occupations journalières est grand ; mais je l'ai entièrement consacré à l'étude ; et madame de *Warens* pourra me rendre la justice, que j'ai suivi assez régulièrement ce plan : jusqu'à présent elle ne s'est plaint que de l'excès. Il n'est pas à craindre que mon goût change : l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une fois goûtée, on ne peut plus s'en détacher ; et d'autre part l'objet en est si beau, qu'il n'y a personne qui puisse blâmer ceux qui sont assez heureux pour y trouver du goût, et pour s'en occuper.

Voilà, mon cher père, l'exposition de mes vues ; je vous supplie très-humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à madame

de *Warens*, et de vous employer auprès d'elle pour les faire réussir. J'ai lieu d'espérer que vos démarches ne seront pas infructueuses, et qu'elles tourneront à notre commune satisfaction. Je suis, etc.

LETTRE IV.

MON CHER PÈRE,

MALGRÉ les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous, comme au meilleur de tous les pères. Quels que soient les justes sujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux et repentant les efface dans votre cœur; et la douleur vive et sincère que je ressens d'avoir si mal usé de votre tendresse paternelle, me remet dans les droits que le sang me donne auprès de vous: vous êtes toujours mon cher père; et quand je ne ressentirais que le seul poids de mes fautes, je suis assez puni dès que je suis criminel. Mais hélas! il est bien encore d'autres motifs qui feraient changer votre colère en une compassion légitime, si vous en

étiez pleinement instruit : les infortunes qui m'accablent depuis long-temps, n'expient que trop les fautes dont je me sens coupable ; et s'il est vrai qu'elles sont énormes, la pénitence les surpasse encore. Triste sort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume, et de n'oser même exhaler sa douleur par quelques soupirs ! Triste sort, d'être abandonné d'un père dont on auroit pu faire les délices et la consolation ! mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais ingrat et malheureux en même-temps, et d'être obligé de traîner par toute la terre sa misère et ses remords ! vos yeux se chargeraient de larmes, si vous connaissiez à fond ma véritable situation ; l'indignation ferait bientôt place à la pitié, et vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurais osé me donner la liberté de vous écrire, si je n'y avais été forcé par une nécessité indispensable. J'ai long-temps balancé, dans la crainte de vous offenser encore davantage ; mais enfin j'ai cru, dans la triste situation où je me trouve, que j'aurais été doublement coupable, si je n'avais fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique

j'aie à craindre un refus, je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance. Je n'ai point oublié que vous êtes bon père ; et je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux, indépendamment des lois du sang et de la nature, qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin, mon cher père, il faut vous l'avouer, je suis à Neuchatel, dans une misère à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avais d'autre talent que la musique, qui pût me tirer d'affaire, je crus que je ferais bien de le mettre en usage, si je le pouvais ; et voyant bien que je n'en savais pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne, où j'ai enseigné pendant quelques mois. Etant venu de-là à Neuchatel, je me vis dans peu de temps par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'acquitter quelques dettes que j'avais à Lausanne ; mais étant sorti d'ici inconsidérément, après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien le permettre, je suis revenu : mais le chagrin que je puis dire sans vanité, que mes écolières conçurent de mon départ, a

bien été payé à mon retour, par les témoignages que j'en reçois, qu'elles ne veulent plus recommencer ; de façon que, privé des secours nécessaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur, et qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferais-je si vous me refusiez ? de quelle confusion ne serais-je pas couvert ? faudra-t-il après avoir si long-temps vécu sans reproche, malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité ? Non, mon cher père, j'en suis sûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous fasse jamais une semblable prière. Je puis enfin, par le moyen d'une science que je cultive incessamment, vivre sans le secours d'autrui. Je sens combien il pèse d'avoir obligation aux étrangers; et je me vois enfin en état, après des soucis continuels, de subsister par moi-même. Je ne ramperai plus ; ce métier est indigne de moi. Si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté, qu'un esclavage brillant. Mes souhaits vont être accomplis ; et j'espère quo

je vais bientôt jouir d'un sort doux et tranquille, sans dépendre que de moi-même, et d'un père dont je veux toujours respecter et suivre les ordres.

Pour me voir en cet état, il ne me manque que d'être hors d'ici où je me suis témérairement engagé ; j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entière confiance.

Honorez-moi, mon cher père, d'une réponse de votre main ; ce sera la première lettre que j'aurai reçue de vous dès ma sortie de Genève. Accordez-moi le plaisir de baiser au moins ces chers caractères : faites-moi la grâce de vous hâter, car je suis dans une crise très-pressante. Mon adresse est ici jointe ; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé. Votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre, ni de la montrer à personne qu'à ma chère mère, que j'assure de mes très-humbles respects ; et que je supplie, les larmes aux yeux, de vouloir bien me pardonner mes fautes, et me rendre sa chère tendresse. Pour vous, mon cher père, je n'aurai jamais de repos que je n'aie mérité le retour de la vôtre ; et je me flatte

que ce jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour,

MON CHER PÈRE,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils.

LETTRE V.

De J. J. Rousseau à sa tante.

J'AI reçu avant-hier la visite de mademoiselle *F....F..* dont le triste sort me surprit d'autant plus, que je n'avais rien su jusqu'ici de tout ce qui la regardait. Quoique je n'aie appris son histoire que de sa bouche, je ne doute pas, ma chère tante, que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cependant il convient d'empêcher, si on le peut, qu'elle n'achève de déshonorer sa famille et son nom; et c'est un soin qui vous regarde aussi en qualité de belle-mère. J'ai écrit à M. *Jean F...* son frère, pour l'engager à venir ici, et tâcher de la retirer des horreurs où la misère ne manquera pas de la jeter. Je crois,

ma chère tante, que vous ferez bien, et conformément aux sentimens que la charité, l'honneur, et la religion, doivent vous inspirer, de joindre vos sollicitations aux miennes ; et même, sans vouloir m'aviser de vous donner des leçons, je vous prie de les faire pour l'amour de moi : je crois que DIEU ne peut manquer de jeter un œil de faveur et de bonté sur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je suis moi-même, je n'ai pu rien faire que la soutenir par les consolations et les conseils d'un honnête homme ; et je l'ai présentée à madame de *Warens*, qui s'est intéressée pour elle à ma considération, et qui a approuvé que je vous en écrivisse.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle *Bernard*. DIEU veuille lui donner dans l'autre monde les biens qu'il n'a pu trouver en celui-ci, et lui pardonner le peu de soin qu'il a eu de ses pupilles. Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante *Bernard* à qui j'en écrirais volontiers ; mais en vérité je suis pardonnable, dans l'abattement et la langueur où je suis, de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui reste quelques manuscrits de feu mon oncle *Bernard*, qu'elle ne

se soucie pas de conserver, elle peut me les envoyer ou me les garder ; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre père ; j'en suis dans une véritable peine ; il y a long-temps qu'il ne m'a écrit. Je vous prie de l'assurer dans l'occasion, que le plus grand de mes regrets est de n'avoir pu jouir d'une santé qui m'eût permis de mettre à profit le peu de talens que je puis avoir ; assurément il aurait connu que je suis un bon et tendre fils : DIEU m'est témoin que je le dis du fond de mon cœur. Je suis redevable à madame de *Warens* d'avoir toujours cultivé en moi avec soin les sentimens d'attachement et de respect qu'elle m'a toujours trouvés pour mon père, et pour toute ma vie. Je serais bien aise que vous eussiez pour cette dame les sentimens dus à ses hautes vertus et à son caractère excellent, et que vous lui sussiez quelque gré d'avoir été dans tous les temps ma bienfaitrice et ma mère.

Je vous prie aussi, ma chère tante, de vouloir assurer de mes respects et de mon sincère attachement ma tante *Gonceut*, quand vous serez à portée de la voir ; mes salutations

aussi à mon oncle *David*. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles, et de m'instruire de l'état de votre santé, et du succès de vos démarches auprès de M. *F*...

LETTRE VI.

A MADEMOISELLE ......

JE suis très-sensible à la bonté que veut bien avoir madame de *W****. de se ressouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donné une consolation que je ne saurais vous exprimer; et je vous proteste que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru sa disgrace. J'ai eu déjà l'honneur de vous dire, Mademoiselle, que j'ignorais les fautes qui avaient pu me rendre coupable à ses yeux; mais jusqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me justifier, ou du moins pour obtenir par mes soumissions un pardon qui serait dû à ma profonde douleur, quand même j'aurais commis les plus grands crimes. Aujourd'hui, Mademoiselle, si vous voulez bien vous employer pour moi, l'occasion est fa-

vorable ; et à votre sollicitation, elle m'accordera sans doute la permission de lui écrire, car c'est une hardiesse que je n'oserais prendre de moi-même. C'était me faire injure, que de demander si je voulais qu'elle sût mon adresse ; puis-je avoir rien de caché pour une personne à qui je dois tout ? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle. Sans les soins de cette charitable dame, je serais peut-être déjà mort de faim ; et si j'ai vécu jusqu'à présent, c'est aux dépens d'une science qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous donc, Mademoiselle, je vous en supplie ; intercédez pour moi, et tâchez de m'obtenir la permission de me justifier.

J'ai bien reçu votre lettre, datée du 21 novembre, adressée à Lausanne. J'avais donné de bons ordres, et elle me fut envoyée sur le champ. L'aimable demoiselle de *G****. est toujours dans mon cœur, et je brûle d'impatience de recevoir de ses nouvelles ; faites-moi le plaisir de lui demander, au cas qu'elle soit encore à Annecy, si elle agréerait une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. *Venture*, je serais fort aise d'apprendre où il est actuellement. Il a eu grand tort de ne point écrire à M. son père, qui est

fort en peine de lui ; j'ai promis de donner de ses nouvelles dès que j'en saurais moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine, accordez-moi la grâce de me dire s'il est toujours à Annecy, et son adresse à-peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréez, pour vous désennuyer, que je vous envoie quelques-unes de mes pièces, je le ferai avec joie ; toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'auteur : il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre, c'est pour vous dédommager en quelque sorte de la compote qui n'est pas encore mangeable. Passons à votre dernier article, qui est le plus important. Je commencerai par vous dire qu'il n'était point nécessaire de préambule pour me faire agréer vos sages avis ; je les recevrai toujours de bonne part et avec beaucoup de respect, et je tâcherai d'en profiter. Quant à celui que vous me donnez, soyez persuadée, Mademoiselle, que ma religion est profondément gravée dans mon ame, et que rien n'est capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beau-

coup de gloire de la constance avec laquelle j'ai refusé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de pitié qui souvent trompent les yeux, et ont de tous autres motifs que ceux qui se montrent en apparence. Enfin, Mademoiselle, ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom et de patrie, et que je risque à chaque instant d'être regardé comme un fourbe et peut-être un espion. Finissons une trop longue lettre ; c'est assez vous ennuyer. Je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponse, parce que je ne ferai peut-être pas long séjour ici. Mes affaires y sont dans une fort mauvaise crise. Je suis déjà fort endetté, et je n'ai qu'une seule écolière. Tout est en campagne. Je ne sais comment sortir, je ne sais comment rester, parce que je ne sais point faire de bassesses. Gardez-vous de rien dire de ceci à madame de *W****. J'aimerais mieux la mort, qu'elle crût que je suis dans la moindre indigence ; et vous-même tâchez de l'oublier, car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu, Mademoiselle, je suis toujours avec autant d'estime que de reconnoissance.

LETTRE VII.

A. M. M.....

Madame de *Warens* m'a fait l'honneur de me communiquer la réponse que vous avez pris la peine de lui faire, et celle que vous avez reçue de M. de *Mably* à mon sujet. J'ai admiré avec une vive reconnaissance les marques de cet empressement de votre part à faire du bien, qui caractérise les cœurs vraiment généreux. Ma sensibilité n'a pas sans doute de quoi mériter beaucoup votre attention ; mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zèle de vous assurer que vous ne sauriez, Monsieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnaissance. Je vous en dois beaucoup, Monsieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur. Il est vrai que j'ai tâché de répondre aux soins que madame de *Warens*, ma très-chère maman, a bien voulu prendre pour me pousser dans les belles connaissances ; mais les principes dont je fais profession m'ont souvent fait négliger la culture des talens de

l'esprit en faveur de celle des sentimens du cœur, et j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je ferai, cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi ; et c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engagement honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. de *Mably* demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler à cet égard ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions : un honnête homme maltraité de la fortune, et qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer ; et je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût, quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désintéressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût et toute

l'attention nécessaire, pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il serait ridicule de penser qu'un homme dont le cœur est flétri par la misère ou par des traitemens très-durs, puisse inspirer à ses élèves des sentimens de noblesse et de générosité. C'est l'intérêt des pères que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une pareille situation ; et de leur part les enfans n'auraient garde de respecter un maître que son mauvais équipage, ou une vile sujétion rendrait méprisable à leurs yeux. Pardon, Monsieur ; les longueurs de mes détails vont jusqu'à l'indiscrétion. Mais comme je me propose de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zèle, et toute la probité dont je suis capable, j'ai droit d'espérer aussi qu'on ne me refusera pas un peu de considération et une honnête liberté, comme je souhaite aussi qu'on m'en accorde les priviléges. Quant à l'appointement, je vous supplie, Monsieur, de vouloir régler cela vous-même ; et je vous proteste d'avance que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point, je m'en rapporterai volontiers à M. de

Mably lui-même, et je n'ai point de répugnance à lui laisser éprouver pendant quelque temps. M. de *Mably* pourra même, s'il le juge à propos, renvoyer le discours de cet article jusqu'à ce que j'aie l'honneur d'être assez connu de lui, pour être assuré que ses bontés ne seront pas mal employées : ce qui me fait quelque peine, c'est que le nombre des élèves pourrait nuire. Il serait à souhaiter que je ne fusse pas contraint de partager mes soins entre un si grand nombre d'élèves ; l'homme le plus attentif a peine à en suivre un seul dans tous les détails où il importe d'entrer pour s'assurer d'une belle éducation. J'admire l'heureuse facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, sans oser m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'épargnerai rien pour y réussir. A l'égard de l'aîné, puisqu'on lui connaît déjà de si favorables dispositions, j'ose me flatter d'avance qu'il ne sortira point de mes mains sans m'égaler en sentimens, et me surpasser en lumières. Ce n'est pas beaucoup promettre : mais je ne puis mesurer mes engagemens qu'à mes forces. Le surplus dépendra de lui.

Il est temps de cesser de vous fatiguer. Dai-

gnez, Monsieur, continuer de m'honorer de vos bontés, et agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

LETTRE VIII.

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde et de ses plaisirs ; c'est à votre âge et dans votre situation, une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel, comme vous l'êtes, et d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût, et sans y être excité par quelque mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs ; on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens et de la réflexion, n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens ; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand et peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste et une ame aussi belle que la vôtre, ne fussent

faits que pour la galanterie, les cartes, et le vin de Champagne ; vous étiez né, mon très-cher Monsieur, pour une meilleure occupation. Le goût passionné, mais délicat, qui vous entraîne vers les plaisirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillans ; vous éprouverez avec étonnement que les plus simples et les plus modestes n'en ont ni moins d'attrait ni moins de vivacité. Vous connaissez désormais les hommes ; vous n'avez plus besoin de les tant voir pour apprendre à les mépriser. Il sera bon maintenant que vous vous consultiez un peu pour savoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainsi, en même temps que vous essayerez d'un autre genre de vie, vous ferez aussi sur votre intérieur un petit examen, dont le fruit ne sera pas inutile à votre tranquillité.

Monsieur, que vous donnassiez dans l'excès, c'est ce que je ne voudrais pas sans ménagement. Vous n'avez pas sans doute absolument renoncé à la société ni au commerce des hommes. Comme vous vous êtes déterminé de pur choix et sans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouser les fureurs attrabilaires

laires des misantropes, ennemis mortels du genre-humain : permis à vous de le mépriser, à la bonne heure, vous ne serez pas le seul ; mais vous devez l'aimer toujours. Les hommes, quoiqu'on dise, sont nos frères, en dépit de nous et d'eux ; frères fort durs à la vérité, mais nous n'en sommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous sont imposés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut se dispenser de porter la lanterne dans la quantité, pour s'établir un commerce et des liaisons ; et quand malheureusement la lanterne ne montre rien, c'est bien une nécessité de traiter avec soi-même, et de se prendre, faute d'autre, pour ami et pour confident. Mais ce confident et cet ami, il faut aussi un peu le connaître, et savoir comment et jusqu'à quel point on peut se fier à lui ; car souvent l'apparence nous trompe, même jusque sur nous-mêmes : or le tumulte des villes et le fracas du grand monde ne sont guère propres à cet examen. Les distractions des objets extérieurs y sont trop longues et trop fréquentes ; on ne peut y jouir d'un peu de solitude et de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne ; allons-y chercher un repos et un contentement, que nous n'avons pu

trouver au milieu des assemblées et des divertissemens ; essayons de ce nouveau genre de vie ; goûtons un peu de ces plaisirs paisibles, douceur dont *Horace*, fin connaisseur, s'il en fût, fesait un si grand cas. Voilà, Monsieur, comment je soupçonne que vous avez raisonné

LETTRE IX.

MONSIEUR,

DAIGNEREZ-VOUS bien encore me recevoir en grâce, après une aussi indigne négligence que la mienne ? J'en sens toute la turpitude, et je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offense par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence ; et vous goûtez le plaisir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de la honte et des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par-là que je

ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté, que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du coupable et du châtiment ; vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me serait impossible de supporter ; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez la moitié toute entière, je vous en prie ; et souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrais indigne que vous fussiez le mien. Vous trouverez ici incluse la lettre de remerciement que vous fait la très-chère maman. Si elle a tardé trop à vous répondre, comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raison. Je sais qu'elle avait des vues dont sa situation présente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur temps ; ce que je ne vous dirais pas, si je n'avais lieu de craindre que vous n'attribuassiez à l'impolitesse un retardement qui, de sa part, avait assurément bien une autre source.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante pièce. Si vous faites de pareils essais, que devons-nous attendre de vos ouvrages ? Continuez, mon cher ami, la car-

rière brillante que vous venez d'ouvrir ; cultivez toujours l'élégance de votre goût par la connaissance des bonnes règles : vous ne sauriez manquer d'aller loin avec de pareilles dispositions. Vous voulez, moi, que je vous corrige ! croyez - moi, il me conviendrait mieux de faire encore sous vous quelques thêmes, que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous assurer que votre cantate soit entièrement sans défauts ; mon amitié abhorre une basse flatterie, jusqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès opposé que d'affaiblir le moins du monde la rigueur de la sincérité ; quoique peut-être j'aie aussi de ma part quelque chose à vous pardonner à cet égard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle ; et maman a même eu celui de ne pouvoir chanter autant qu'elle aurait souhaité, à cause de ses incommodités continuelles : actuellement elle a une fièvre habituelle, des vomissemens fréquens, une enflure dans les jambes, qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer, puisque vous avez paru en avoir quelque envie ; mais ayant égaré

l'adresse que vous m'aviez donnée pour les paquets à envoyer, je suis contraint d'attendre que vous me l'ayiez indiquée une seconde fois ; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir, j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger, qui me restent encore, si vous êtes à portée d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'abbé *Borlin*. Vous pourrez aussi le faire souvenir, si vous le jugez bon, qu'il a une cantate et une autre chiffon de musique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monsieur ne soit sujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend, je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait usage aussi long-temps qu'il vous plaira.

Vous savez sans doute que les affaires vont très-mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M. *Bouvier* le fils y a été tué ; nous ne le savons que d'hier.

LETTRE X.

A MADEMOISELLE ......

Je me suis exposé au danger de vous revoir; et votre vue a trop justifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon cœur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raison qui me restait; et je sens que dans l'état où vous m'avez réduit, je ne suis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal est d'autant plus triste que je n'ai ni l'espérance ni la volonté d'en guérir, et qu'au risque de tout ce qu'il en peut arriver, il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoiselle, qu'il n'y a de votre part à espérer aucun retour. Je suis un jeune homme sans fortune; je n'ai qu'un cœur à vous offrir; et ce cœur, tout plein de feu, de sentimens, et de délicatesse, qu'il puisse être, n'est pas sans doute un présent digne d'être reçu de vous. Je sens cependant, dans un fonds inépuisabe de tendresse, dans un caractère toujours vif et toujours constant, des ressources pour le bonheur, qui devraient, auprès d'une maîtresse

un peu sensible, être comptées pour quelque chose en dédommagement des biens et de la figure qui me manquent. Mais quoi! vous m'avez traité avec une dureté incroyable; et s'il vous est arrivé d'avoir pour moi quelque espèce de complaisance, vous me l'avez ensuite fait acheter si cher, que je jurerais bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me désespère sans m'étonner; et je trouve assez dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi: mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet. Non, votre cœur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devais le toucher. Je sais de science certaine que vous avez eu des liaisons; je sais même le nom de cet heureux mortel qui trouva l'art de se faire écouter: et pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite, que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot, si je vous ai dit que vous ne seriez jamais religieuse, c'est que je connaissais que vous n'étiez en

aucun sens faite pour l'être, et si, comme amant passionné, je regarde avec horreur cette pernicieuse résolution ; comme ami sincère et comme honnête homme, je ne vous conseillerai jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard ; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne feriez que vous préparer des regrets superflus et de longs repentirs. Je vous le dis comme je le pense au fond de mon ame, et sans écouter mes propres intérêts. Si je pensais autrement je vous le dirais de même ; et voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverais du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture et la même délicatesse ; et quelque tendre et quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme. Hélas ! si vous vouliez m'écouter, j'ose dire que je vous ferais connaître la véritable félicité ; personne ne saurait mieux la sentir que moi, et j'ose croire que personne ne la saurait mieux faire éprouver. Dieux ! si j'avais pu parvenir à cette charmante possession, j'en serais mort assurément ; et comment trouver assez de ressour-

ces dans l'ame pour résister à ce torrent de plaisirs ? Mais si l'amour avait fait un miracle, et qu'il m'eût conservé la vie, quelque ardeur qui soit dans mon cœur, je sens qu'il l'aurait encore redoublée ; et pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur il aurait à chaque instant porté de nouveaux feux dans mon sang. Cette seule pensée le fait bouillonner ; je ne puis résister aux pièges d'une chimère séduisante ; votre charmante image me suit par-tout ; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant ; elle me poursuit jusque pendant mon sommeil ; elle agite mon cœur et mes esprits ; elle consume mon tempérament ; et je sens en un mot que vous me tuez malgré vous-même, et que quelque cruauté que vous ayiez pour moi, mon sort est de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle, soit bonté imaginaire, le sort de mon amour est toujours de me faire mourir. Mais hélas ! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux : je ne puis penser à mon amour sans que mon cœur et mon imagination s'échauffent ; et quelque résolution que je fasse de vous obéir en commençant mes lettres, je me sens ensuite emporté au-delà

de ce que vous exigez de moi. Auriez - vous la dureté de m'en punir ? le ciel pardonne les fautes involontaires ; ne soyez pas plus sévère que lui, et comptez pour quelque chose l'excès d'un penchant invincible qui me conduit malgré moi, bien plus loin que je ne veux ; si loin même, que s'il était en mon pouvoir de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart d'heure-après, j'accepterais cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire ; il faudrait que vous fussiez un monstre de barbarie, pour me refuser un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un cœur comme le mien ; J'avais résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offrait à moi ; vous avez détruit tous ces beaux projets : j'ai senti qu'il m'était impossible de vivre éloigné de vous ; et pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage et des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis destiné à me bercer de chimères, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet. Daignez, Mademoi-

selle donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous, que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse et permettez que je vous en donne une, pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, et pour les réponses que vous voudrez bien me faire : en un mot, laissez-moi par pitié quelque raison d'espérance, quand ce ne serait que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus pendant mon séjour ici à vous voir si rarement; je n'y saurais tenir : accordez-moi du moins dans les intervalles, la consolation de vous écrire et de recevoir de vos nouvelles; autrement je viendrai plus souvent, au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la veuve *Petit*, en rue Genti, à l'épée royale.

L E T R E

A MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

Le 18 août 1756.

Vos deux derniers poëmes, (*) Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude ; et quoique tous mes amis connaissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sais de quelle part ceux-ci me pourraient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre. Ainsi je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire et de l'ouvrage. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction, et reconnu la main du maître. Je ne vous dirai pas que tout m'en paraisse également bon, mais les choses qui m'y déplaisent ne font que m'inspirer plus de confiance pour celles qui me transportent ; ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre poésie, mais c'est pour rendre mon admiration

(*) Sur la loi naturelle, et sur le désastre de Lisbonne.

plus

plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, Monsieur, je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux poëmes, la tâche effrayerait ma paresse, ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi, mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenais à vos leçons; et je vous les dirai encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flatant enfin que vous reconnaîtrez dans mes intentions la franchise d'une ame droite, et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. D'ailleurs, plus votre second poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier; car si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrais-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentimens que vous réfutez si bien.

Tous mes griefs sont donc contre votre poëme sur le desastre de Lisbonne, parce que j'en attendais des effets plus dignes de l'huma-

nité qui paraît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à *Pope* et à *Leibnitz* d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous chargez tellement le tableau de nos misères que vous en aggravez le sentiment ; au lieu des consolations que j'espérais, vous ne faites que m'affliger ; on dirait que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme que vous trouvez si cruel me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le poëme de *Pope* adoucit mes maux et me porte à la patience ; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure ; et m'ôtant tout hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous prouvez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse, du sentiment ou de la raison.

» Homme, prends patience, (me disent » *Pope* et *Leibnitz*) les maux sont un effet

» nécessaire de la nature et de la constitution
» de cet univers. L'Etre éternel et bienfesant
» qui le gouverne eût voulu t'en garantir :
» de toutes les économies possibles il a choisi
» celle qui réunissait le moins de mal et le
» plus de bien, ou pour dire la même chose
» encore plus cruement, s'il le faut, s'il n'a
» pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux
» faire. »

Que me dit maintenant votre poëme ? » Souffre à jamais, malheureux. S'il est un » Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-» puissant, il pouvait prévenir tous tes » maux ; n'espère donc jamais qu'ils finissent ; » car on ne saurait voir pourquoi tu existes, » si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même : pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de DIEU, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

Vous ne voulez pas, Monsieur, qu'on re-

garde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence, et je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayiez qualifié de livre contre le genre-humain, un écrit (*) où je plaidais la cause du genre-humain contre lui-même. Je sais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur et les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines, mon but était excusable et même louable à ce que je crois : car je montrais aux hommes comment ils fesaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment ils les pouvaient éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout systême dont l'homme fait partie ; et alors la question n'est point pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus,

(*) Le discours sur l'origine de l'inégalité.

je crois avoir montré qu'excepté la mort qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été moindre et peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues de-là tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent? Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste?

Vous auriez voulu que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lis-

bonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu, même aux animaux et sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute des toits, ni l'embrasement des maisons. Mais que signifierait un pareil privilége ? serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces par lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et malgré

ce qu'une pareille description a de touchant, et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort? Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous assujettit la nature sont moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence, sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre-humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en serait assez pour justifier notre existence, quand même nous

n'aurions aucun dédomagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seraient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce point de la bonne foi chez les hommes, et de bons calculs chez les philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence indépendant de toute autre sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à-peu-près comme ces femmes qui avec une robe tachée, et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez, avec *Erasme*, que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables ; toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblant de la perdre. Peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus mal-

sain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins, communément plus sincères, et qui formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition ; un bon artisan qui vit commodément de son métier ; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays, par exemple, où vous êtes, et généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend, et qui lui est dû, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous fesons de la vie qui nous la rend à charge, et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu que de celui qui peut dire avec *Caton : Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi ut frustra me natum non*

existimem. Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure, et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre de mourir. Mais selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas à tout prendre un mauvais présent ; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces points m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi : car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, et qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par *Pope*, vous dites qu'il n'est pas vrai que si l'on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister. Vous citez là-dessus M. de *Crouzas*, puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans

une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement : qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, et qu'en cette occasion je céderais avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de *Crouzas*, je n'ai point lu son écrit contre *Pope*, et ne suis peut-être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, et que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités et des figures, je croirais tout au contraire qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins et les moyens, et mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités pré-

tendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique ? et suffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle existe ? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons, et que la nature suit aussi fidellement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas, et dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudrait dire nettement qu'il y a des actions sans principes, et des effets sans cause, ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre, et pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, et l'on aura une cause sans effet; ou l'équilibre sera rompu, et l'on aura un effet sans cause ; mais si les poids étaient de fer, et qu'il y eût un grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôterait alors l'apparence de la précision, et à force d'exactitude elle paraîtrait en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique à laquelle on ne

puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur. (1)

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure qui ne le soit pas, et si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres. J'imagine, au reste, que si quelque corps

(1) M. de *Voltaire* ayant avancé que la nature n'agit jamais rigoureusement, que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération, il s'agissait de combattre cette doctrine et d'éclaircir mon raisonnement par un exemple. Dans celui de l'équilibre entre deux poids, il n'est pas nécessaire, selon M. de *Voltaire*, que ces deux poids soient rigoureusement égaux pour que cet équilibre ait lieu. Or, je lui fais voir que dans cette supposition il y a nécessairement effet sans cause ou cause sans effet. Puis ajoutant la seconde supposition des deux poids de fer et du grain d'aimant, je lui fais voir que quand on ferait dans la nature quelque observation semblable à l'exemple supposé, cela ne prouverait encore rien en sa faveur, parce qu'il ne saurait s'assurer que quelque cause naturelle ou secrète ne produit pas en cette occasion l'apparente irrégularité dont il accuse la nature.

pouvait avoir cette apparente régularité, ce ne serait que l'univers même en le supposant plein et borné. Car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes, au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps, et à des mouvemens qui les modifient; ainsi cela ne prouverait encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de *précision*.

Vous distinguez les événemens qui ont des effets de ceux qui n'en ont point; je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet, ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme en général, on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événemens qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule quoique les effets soient certains, et souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un

événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui l'a produit. Ainsi la poussière qu'élève un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture, et influer sur celle du monde. Mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même.

Ainsi, Monsieur, vos exemples me paraissent plus ingénieux que convaincans. Je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'était peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coiffée, ni au destin de Rome que *César* tournât les yeux à droite ou à gauche, et crachât de l'un ou de l'autre côté en allant au sénat le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappelant le grain de sable cité par *Pascal*, je suis à quelques égards de l'avis de votre bramine; et de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événemens n'ont pas des effets sensibles, il me paraît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non résistant : c'était assurément une belle chose à démontrer ; mais selon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerais que pour bâtir celle-ci l'on aurait à-peu-près raisonné de cette manière. Telle force agissant selon telle loi, doit donner aux astres tel mouvement dans un milieu non résistant ; or les astres ont exactement le mouvement calculé, donc il n'y a point de résistance. Mais qui peut savoir s'il n'y a pas, peut-être un million d'autres lois possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvemens s'expliqueraient mieux encore dans un fluide que dans le vide par celle-ci ? L'horreur du vide n'a-t-elle pas long-temps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vide, tout ne s'est-il pas trouvé plein ? n'a-t-on pas rétabli le vide sur de nouveaux calculs ? Qui nous répondra qu'un système encore plus exact ne le détruira pas derechef ? Laissons les difficultés sans nombre qu'un physicien ferait peut-être sur la na-

ture de la lumière et des espaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne foi que *Bayle*, dont j'admire avec vous la sagesse et la retenue en matière d'opinions, eût trouvé la vôtre si démontrée ; en général, il semble que les sceptiques s'oublient un peu sitôt qu'ils prennent le ton dogmatique, et qu'ils devraient user plus sobrement que personne du terme de démontrer. Le moyen d'être cru quand on se vante de ne rien savoir, en affirmant tant de choses! Au reste, vous avez fait un correctif très-juste au système de *Pope*, en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures et le créateur, et que si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'est parce qu'il la tient, et non parce qu'il la termine.

Sur le bien du tout préférable à celui de sa partie, vous faites dire à l'homme : je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant et sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point. Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son auteur qu'un seul être pensant et sentant, mais le système de cet univers qui produit, conserve, et perpétue tous les êtres pensans

et sentans, lui doit être plus cher qu'un seul de ces êtres ; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois, j'espère valoir mieux aux yeux de DIEU que la terre d'une planète ; mais si les planètes sont habitées, comme il est probable, pourquoi vaudrais-je mieux à ses yeux que tous les habitans de Saturne ? On a beau tourner ces idées en ridicule, il est certain que toutes les analogies sont pour cette population, et qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or, cette population supposée, la conservation de l'univers semble avoir pour DIEU même une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourrisse des vers, des loups, ou des plantes, ce n'est pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme ; mais si dans le systême de cet univers il est nécessaire à la conservation du genre-humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes, les animaux et les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général : je meurs,

je suis mangé des vers; mais mes enfans, mes frères, vivront comme j'ai vécu, mon cadavre engraisse la terre dont ils mangeront les productions; et je fais par l'ordre de la nature, et pour tous les hommes, ce que firent volontairement *Codrus*, *Curtius*, les *Décies*, les *Philènes*, et mille autres pour une petite partie des hommes.

Pour revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans sa constitution. Ainsi l'addition d'un article rendrait, ce me semble, la proposition plus exacte; et au lieu de *tout est bien*, il vaudrait peut-être mieux dire, *le tout est bien*, ou, *tout est bien pour le tout*. Alors il est très-évident qu'aucun homme ne saurait donner de preuves directes ni pour ni contre; car ces preuves dépendent d'une connaissance parfaite de la constitution du monde, et du but

de son auteur, et cette connaissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer ni des propriétés de la matière, ni de la mécanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de *Pope*, mais le système de *Pope* par l'existence de Dieu, et c'est sans contredit de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvait tirer de ce grand et consolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu, sont les prêtres et les dévots qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels, et pour être surs de leur fait, punissent et châtient les méchans, éprouvent ou recompensent les bons indifféremment avec des biens

ou des maux, selon l'événement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie, mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour et le contre les preuves de la Providence, et de lui attribuer sans choix tout ce qui se ferait également sans elle.

Les philosophes, à leur tour, ne me paraissent guère plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, et charger Dieu, comme dit *Sénèque*, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr *Cartouche* ou *César* dans leur enfance, on aurait dit : Quel crime avaient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, et nous disons : Pourquoi les avoir laissé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu voulait punir le père en lui ôtant son enfant ; et dans le second : Dieu conservait l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi, quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raison chez les dévots, et toujours tort chez les philosophes. Peut-

être dans l'ordre des choses humaines n'a-t-elle ni tort, ni raison, parce que tout tient à la loi commune, et qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les événemens particuliers ne sont rien aux yeux du maître de l'univers; que sa providence est seulement universelle; qu'il se contente de conserver les genres et les espèces, et de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses Etats, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons? Le passant murmure une nuit quand ils sont mauvais, et vit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commorandi enim natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devraient être considérées relativement dans l'ordre physique, et absolument dans l'ordre moral: la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, et chaque être intelligent et sensible le mieux

qu'il est possible par rapport à lui-même; ensorte que, pour qui sent son existence, il vaille mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, et non à quelque instant particulier de sa durée tel que la vie humaine; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire, sans ignorer que la raison peut en douter, et à celle de l'éternité des peines que ni vous, ni moi, ni jamais homme pensant bien de Dieu ne croirons jamais.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant, et juste; s'il est sage et puissant, tout est bien; s'il est juste et puissant, mon ame est immortelle; si mon ame est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin, du moins, que je puisse rien présumer de semblable de votre part en lisant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus consolantes de la Divinité, et j'aime bien mieux un chrétien de votre façon, que de celle de la sorbonne.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paraissent démontrés sur ce point par les seules lumières de la raison, et que si le théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités, l'athée moins précis encore, ne me paraît fonder le sien que sur des possibilités contraires. De plus, les objections de part et d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, et pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement, que je crois une autre vérité, parce que croire et ne pas croire sont les choses du monde qui dépendent le moins de moi; que l'état de doute est un état trop violent pour mon ame; que quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester long-temps en suspens,

et

et se détermine sans elle; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant, et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

Voilà donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous sentez combien l'optimisme est facile à défendre, et la Providence à justifier; et ce n'est pas à vous qu'il faut répéter les raisonnemens rebattus, mais solides, qui ont été faits si souvent à ce sujet. A l'égard des philosophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point disputer avec eux sur ces matières, parce que ce qui n'est qu'une preuve de sentiment pour nous ne peut devenir pour eux une démonstration, et que ce n'est pas un discours raisonnable de dire à un homme : *Vous devez croire ceci parce que je le crois.* Eux de leur côté ne doivent point non plus disputer avec nous sur ces mêmes matières, parce qu'elles ne sont que des corollaires de la proposition principale qu'un adversaire honnête ose à peine leur opposer, et qu'à leur tour ils auraient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la proposition qui lui sert de base. Je pense qu'ils ne le doivent

pas encore par une autre raison, c'est qu'il y a de l'inhumanité à troubler des ames paisibles, et à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain, ni utile. Je pense, en un mot, qu'à votre exemple on ne saurait attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, ni trop respecter la religion qui la soutient.

Mais je suis indigné comme vous, que la foi de chacun ne soit pas dans la plus parfaite liberté, et que l'homme ose contrôler l'intérieur des consciences où il ne saurait pénétrer ; comme s'il dépendait de nous de croire, ou de ne pas croire dans des matières où la démonstration n'a point lieu, et qu'on pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre, et sont-ils en droit de tourmenter leurs sujets ici-bas, pour les forcer d'aller en paradis ? Non, tout gouvernement humain se borne par sa nature, aux devoirs civils : et quoi qu'en ait pu dire le sophiste *Hobbes*, quand un homme sert bien l'Etat, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert DIEU.

J'ignore si cet Etre juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom ; je suis bien sûr, au moins, qu'il ne la partagera pas, et ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux et de bonne foi. Puis-je sans offenser sa bonté, et même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachète une erreur involontaire, et que des mœurs irréprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes, et rejetés par la raison ? Je dirai plus ; si je pouvais à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, et compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerais pas un instant ; et j'aimerais mieux pouvoir dire à DIEU : *J'ai fait, sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, et mon cœur suivait ta volonté sans la connaître,* que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : *Je t'aimais, et je n'ai cessé de t'offenser ; je t'ai connu, et n'ai rien fait pour te plaire.*

Il y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les lois peuvent imposer ; mais hors les principes de la morale et du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des religions qui attaquent les

fondemens de la société, et qu'il faut commencer par exterminer ces religions, pour assurer la paix de l'Etat. De ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux; mais il faut la prendre à la source, car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune, et ne prêchent que patience et douceur, quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principe, tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, et damne impitoyablement ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les fidelles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde, et un saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers sur le métier du diable. Quant aux incrédules intolérans qui voudraient forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirais pas moins sévèrement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qu'il leur plaît. Car on voit au zèle de leurs décisions, à l'amertume de leurs satyres, qu'il ne leur manque que d'être les maîtres, pour persécuter aussi cruellement les croyans, qu'ils sont eux-mêmes persécutés par les fanatiques.

Où est l'homme paisible et doux qui trouve bon qu'on ne pense pas comme lui. Cet homme ne se trouvera surement jamais parmi les dévots, et il est encore à trouver chez les philosophes.

Je voudrais donc qu'on eût dans chaque Etat un code moral, ou une espèce de profession de foi civile, qui contînt positivement les maximes sociales que chacun serait tenu d'admettre, et négativement les maximes intolérantes qu'on serait tenu de rejeter, non comme impies, mais comme séditieuses. Ainsi toute religion qui pourrait s'accorder avec le code serait admise, toute religion qui ne s'y accorderait pas serait proscrite, et chacun serait libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin, serait, ce me semble, le livre le plus utile qui jamais ait été composé, et peut-être le seul nécessaire aux hommes. Voilà, Monsieur, un sujet pour vous ; je souhaiterais passionnément que vous voulussiez entreprendre cet ouvrage, et l'embellir de votre poésie, afin que chacun pouvant l'apprendre aisément, il portât dès l'enfance dans tous les cœurs, ces sentimens de douceur et d'hu-

manité qui brillent dans vos écrits, et qui manquent à tout le monde dans la pratique. Je vous exhorte à méditer ce projet qui doit plaire à l'auteur d'Alzire. Vous nous avez donné dans votre poëme sur la religion naturelle, le catéchisme de l'homme ; donnez-nous maintenant dans celui que je vous propose, le catéchisme du citoyen. C'est une matière à méditer long-temps, et peut-être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever par un bienfait au genre-humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'ame, et si le corps ou le cœur souffre, vous avez *Tronchin* pour médecin et pour ami ; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre, et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que

tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué ; vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette ennuyeuse lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand-homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancherait pas avec vous, si je vous estimais moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, et dont les écrits parlent le mieux à mon cœur ; mais il s'agit de la cause de la Providence dont j'attends tout. Après avoir si long-temps puisé dans vos leçons des consolations et du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine et vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non, j'ai trop souffert en cette vie, pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, et d'une Providence bienfesante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à

mon dernier soupir ; et ce sera de toutes les disputes que j'aurai soutenues, la seule où mon intérêt ne sera pas oublié.

Je suis avec respect, Monsieur, etc.

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Aux Délices, 21 septembre 1756.

Mon cher philosophe, nous pouvons vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose. Mais dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle, mais j'ai chez moi une de mes nièces qui depuis trois semaines, est dans un assez grand danger : je suis garde-

malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous (*). M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes ; j'ai cela de commun avec vous ; je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage. Comptez que de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries, et que de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. Je commence par supprimer toute cérémonie.

(*) Il ne m'a plus écrit depuis ce temps-là.

A M***. (*)

Le voilà, Monsieur, ce misérable radotage que mon amour-propre humilié vous a fait si long-temps attendre, faute de sentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble devait m'apprendre à surmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paraisse misérable, pourvu que je sois content du sentiment qui me l'a dicté ? Sitôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces, j'en ai profité pour le relire, et vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, sans me rien dire de ce que vous en aurez pensé, et que je comprends de reste. Je vous salue, Monsieur, et vous embrasse de tout mon cœur.

A Monquin, le 25 mars 1769.

(*) Cette lettre sert d'envoi à celle qui suit.

AU MÊME.

A Bourgoin, le 15 janvier 1769.

Je sens, Monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre : mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez, et que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein, en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre, est de vous la dire avec simplicité, et sans chercher à vous la faire adopter. Cela serait contre mes principes, et même contre mon goût. Car je suis juste, et comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguer, je ne cherche non plus à subjuguer personne. Je sais que la raison commune est très-bornée ; qu'aussi-tôt qu'on sort de ses étroites limites, chacun a la sienne qui n'est propre qu'à lui ; que les opinions se propagent par les opinions, non par la raison ; et que quiconque cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très-rare, cède par préjugé, par autorité, par affection, par paresse, rarement,

jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'auteur des choses, est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois, parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affaiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; et sans que j'aie la volonté, ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance, et en conscience, certain d'avoir apporté, dans la vigueur de mon jugement, à leurs discussions, toute l'attention et la bonne-foi dont j'étais capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de a nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence et de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerais-je donc à délibérer? Le moment presse;

presse ; le départ approche. Je n'aurais jamais le temps, ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la confiance et la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans et timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyions pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez prépondérant pour vous décider, et vous êtes resté dans le doute : ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systêmes sur la formation de l'univers, que j'avais pu connaître. Je méditai sur ceux que je pouvais imaginer : je les comparai tous de mon mieux, et je me décidai, non pour celui qui ne m'offrait point de difficultés, car ils m'en offraient tous ; mais pour celui qui me paraissait en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étaient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passerait toujours

les bornes de mon entendement ; que ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le système de la nature, tout ce que je pouvais faire était de le considérer par les côtés que je pouvais saisir ; qu'il fallait savoir ignorer en paix tout le reste ; et j'avoue que dans ces recherches, je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent, et qu'on ne saurait lever. J'avais alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurais défié tout philosophe de proposer aucun autre système intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvait m'opposer sur le mien ; et alors il fallait me résoudre à rester sans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendait pas de moi, ou mal raisonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans, a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons, me disais-je, le genre-humain vieilli jusqu'à ce jour, dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun

esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systêmes pour expliquer la formation et la marche de l'univers par le seul jeu de la matière et du mouvement nécessaire, mot auquel, du reste, je n'ai jamais rien conçu. Dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposais encore ce que j'ai toujours vu, et ce que je sentais devoir être; qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systêmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchaient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, et comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argumens. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un *Platon*, d'un *Clarke* qui, se levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit: Mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-mêmes, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela. Qu'ensuite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés mêmes de la matière, que,

quoi qu'en dise *Locke*, la supposition de la matière pensante est une véritable absurdité. Qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif et pensant, et que de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses mais sures de l'Être suprême : qui peut douter que, frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la Divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, et que les penseurs sur-tout, et les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-temps les dehors de cette machine immense, sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution, et toujours grossièrement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matière où tout leur montrait qu'une autre substance donnait la vie à l'univers et l'intelligence à l'homme ? C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie, que les jeunes gens et les sages se fussent trouvés d'accord, qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce et si consolante pour tout homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, et que

ce beau mot d'*humanité*, rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de temps, pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, Monsieur, que si DIEU eût voulu obliger les hommes à le connaître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en DIEU un dogme nécessaire au salut, de répondre à cette objection, et ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en DIEU sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi DIEU se serait obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé, non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait ; et je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, et ne pas s'en

faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement, que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions ; l'on peut souvent juger des secrètes inclinations d'un homme par ses sentimens purement spéculatifs ; et cela posé je pense qu'il se pourrait bien que celui qui n'a pas voulu croire, fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes, et par ses œuvres, et dans leurs cœurs ; et s'il y en a qui ne le connaissent pas, c'est, selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage, et sans culture, qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui, gouverné seulement par ses appétits, n'a pas besoin d'autre guide, et qui ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connaît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas, au contraire, est le philosophe qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous

les axiomes de la raison simple et primitive, et pour vouloir toujours savoir plus et mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable et modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses limites et s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame, et celle de l'auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, et contempler d'aussi près l'une et l'autre, que s'il était lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect, il s'arrête et ne touche point au voile, content de savoir que l'Être immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, et dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute, ni un prodige, est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, et qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre-humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le pseaume *Cæli enarrant*, et c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connaissent et adoren DIEU, et quoique chacun l'habille à sa mode,

sous tous ces vêtemens divers on trouve pourtant toujours DIEU. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, et dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant : ce n'est pas de quoi je le blâme ; mais qu'il parte delà pour se mettre à la place du genre-humain, et dire que DIEU s'est caché aux hommes, parce que lui, petit nombre, ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode et le jeu de l'intrigue étendent la secte philosophique, et persuadent un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en DIEU : mais cette mode passagère ne peut durer, et comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un DIEU à l'homme. Enfin quand, forçant la nature des choses, la Divinité augmenterait pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne, et quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monsieur, ne vous paraît guère philosophique, ni à moi non plus ; mais toujours de bonne foi avec moi-même, je sens

se joindre à mes raisonnemens, quoique simples, le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie ; je ne saurais penser comme vous sur ce point, et je trouve au contraire dans ce jugement interne, une sauvegarde naturelle contre les sophismes de ma raison. Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchans secrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame et murmure contre ces décisions intéressées, et nous ramène, en dépit de nous, sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même ; c'est un appel de sa part contre les sophismes de la raison, et ce qui le prouve, est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugemens qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, et qu'il est la lumière de notre faible entendement, lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même, avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne

qu'elle affecte de mépriser ? N'était-ce pas lui seul qui fesait marcher *Diogène*, pour toute réponse, devant *Zénon* qui niait le mouvement ? N'était-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondait aux pyrrhoniens ? N'allons pas si loin : tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'évêque *Berkley* s'élève, et soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien ? Otez le sentiment intérieur, et je défie tous les philosophes modernes ensemble, de prouver à *Berkley* qu'il y a des corps. Bon jeune homme, qui me paraissez si bien né ; de la bonne foi, je vous en conjure ; et permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que, projetant au hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Enéide toute arrangée résulter de ce jet, convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répondrez froidement : Monsieur, cela n'est pas impossible ; mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez vous ainsi ?

Eh ! qui ne sait que sans le sentiment in-

terne, il ne resterait bientôt plus de traces de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendraient auraient plus de génie, d'adresse et d'esprit, et qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire, ni que penser ?

Mais les objections...... sans doute il y en a d'insolubles pour nous, et beaucoup, je le sais. Mais encore un coup, donnez-moi un système où il n'y en ait pas, ou dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus; par la nature de mon système, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter vu l'impossibilité où je suis, moi être mixte de raisonner exactement sur les esprits purs, et d'en observer suffisamment la nature. Mais vous, matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable, et soumise par sa nature à l'inspection des sens, vous êtes obligé, non-seulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfesante, parce que nous possédons vous et moi, tous les instrumens nécessaires à cette solu-

tion. Et, par exemple, quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matière, vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons et leur résultat par les seules lois de la physique et de la méchanique, puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous, épicurien, vous composez l'ame d'atomes subtils. Mais qu'appelez-vous *subtils*, je vous prie? Vous savez que nous ne connaissons point de dimensions absolues, et que rien n'est petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends, par supposition, un microscope suffisant, et je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu : de la danse et de l'accrochement de pareils quartiers, j'attends de voir résulter la pensée. Vous, moderniste, vous me montrez une molécule organique. Je prends mon microscope, et je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre : j'attends de voir se mouler et s'entortiller de pareils dragons, jusqu'à ce que je voie résulter du tout un être non-seulement organisé, mais intelligent; c'est-à-dire un être non aggrégatif, et qui soit rigoureusement un, etc. Vous me marquiez, Monsieur, que le monde s'était fortuitement arrangé comme la république ro-

maine. Pour que la parité fût juste, il faudrait que la république romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement et sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfesant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé; soit que je ne l'aie pas bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paraît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, et je ne connais personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal?* Qu'est-ce que *le mal* en lui-même? Où est *le mal* relativement à la nature et à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y règne, et s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels et mus: mais tout s'y renouvelle, et rien n'y dégénère; parce que tel est l'ordre de son auteur, et cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela: mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Dou-

cement : je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avait pour moi qu'un moyen de ne point mourir ; c'était de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, et nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens ; mais la douleur et le plaisir étaient les seuls moyens d'attacher un être sensible et périssable à sa propre conservation, et ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'Etre suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif et délicieux. M'oserait-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une doulour aiguë ? La douce jouissance de la vie est permanente ; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardai de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être, que le sentiment de la mort et celui de la douleur sont presque nuls dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont ai-

guisé. Sans leurs raffinemens insensés, sans leurs institutions barbares, les maux physiques ne nous atteindraient, ne nous affecteraient guère, et nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral ! autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre, et en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes et des maux qu'ils leur attirent ? Faudra-t-il, en voyant un champ de bataille, lui reprocher d'avoir créé tant de jambes et de bras cassés ?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devait abuser de sa liberté ? Ah ! monsieur de ***, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu ! donne-moi des vertus, et me place un jour auprès des *Fénélons*, des *Catons*, des *Socrates*. Que m'importera le reste du genre-humain ? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves, et vous ne le voyez que trop. Je me souviens

d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal et de l'avoir effleurée ; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, et moi je les ai oubliées : nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je sais est que la facilité que je trouvais à les résoudre, venait de l'opinion que j'ai toujours eue de la co-existence éternelle de deux principes, l'un actif, qui est DIEU ; l'autre passif, qui est la matière ; que l'être actif combine et modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée et sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite : ils l'ont décidée absurde et contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, et j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine et clairement à mon gré tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent ; entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matière, doit l'être un peu sur celle-ci ; et quand vous connaîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être, en pensant à moi : quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée

aux maux que l'homme souffre ici bas ?

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme et la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre. Cela peut être, et je vous avoue même que toutes les formules en matière de foi ne me paraissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie, et de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, et pour agraver le mal, n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur, peut-être est-elle fausse, mais tant que c'est la mienne, je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfesance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cède à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cède au sien en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seule-

ment à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. *Titus* rendant heureux le peuple romain, versant par-tout les grâces et les bienfaits, pouvait ne pas perdre un seul jour et n'être pas vertueux : il le fut certainement en renvoyant *Bérénice*. *Brutus* fesant mourir ses enfans, pouvait n'être que juste : mais *Brutus* était un tendre père ; pour faire son devoir il déchira ses entrailles, et *Brutus* fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la question remise à son point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble, et je crois sentir à l'impression que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacre enfin n'est encore qu'une de ses entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des dieux. C'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation sublime ? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je suis d'accord avec vous : mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terri-

bles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puisqu'enfin vous êtes homme. Cette image qui dans le calme s'y peint si ravissante, n'y perdra-t-elle rien de ses charmes et ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots? Ecartons la supposition décourageante et terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir. Supposons seulement qu'un cœur trop sensible brule d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de son ami, qu'il soit maître de jouir d'elle entre le ciel qui n'en voit rien, et lui qui n'en veut rien dire à personne; que sa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté et de la volupté: au moment où ses sens enivrés sont prêts à se livrer à leurs délices, cette image abstraite de la vertu viendra-t-elle disputer son cœur à l'objet réel qui le frappe? Lui paraîtra-t-elle en cet instant la plus belle? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour se livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il sait être sans réalité? Finira-t-il comme *Joseph*, et laissera-t-il son manteau? Non, Monsieur, il fermera les yeux, et succombera. Le croyant, direz-vous, succombera de même. Oui, l'homme faible; celui, par exemple,

qui vous écrit : mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, et voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monsieur de résister à des tentations violentes quand on peut leur céder sans crainte, en se disant, à quoi bon résister ! Pour être vertueux, le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes : mais sous les yeux de DIEU le juste est bien fort. Il compte cette vie, et ses biens et ses maux, et toute sa gloriole, pour si peu de chose ! il apperçoit tant au-delà ! Force invincible de la vertu, nul ne te connaît que celui qui sent tout son être, et qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer ! Lisez-vous quelquefois la République de *Platon* ? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de *Socrate*, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de la fortune et des injustices des hommes, diffamé, persécuté, tourmenté, en proie à tout l'opprobre du crime, et méritant tous les prix de la vertu, voyant déjà la mort qui s'approche et sûr que la haîne des méchans n'épargnera pas sa mémoire, quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant, si rien pouvait décou-

rager la vertu ! *Socrate* lui-même effrayé s'écrie, et croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre ; mais sans l'espoir d'une autre vie, il aurait mal répondu pour celle-ci. Toutefois, dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être si DIEU est juste, et par conséquent s'il existe, l'idée seule de cette existence serait encore pour l'homme un encouragement à la vertu et une consolation dans ses misères, dont manque celui qui se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée : c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à DIEU : Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en ame forte et en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui se sent partout sous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, et voyez combien cet objet est inalliable,

incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule règle, selon vous, la marche du monde et tous les évènemens, règle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matière aveugle ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité; qu'il n'y a par conséquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démérite, ni moralité dans les actions humaines, et que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vides de sens. Ils ne le sont pas, toutefois, j'en suis très-sûr. Votre honnête cœur, en dépit de vos argumens, réclame contre votre triste philosophie. Le sentiment de la liberté, le charme de la vertu se font sentir à vous malgré vous, et voilà comment de toutes parts cette forte et salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité et de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, Monsieur, cette sainte et bienfesante voix qui vous ramène aux devoirs de l'homme que

la philosophie à la mode finirait par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience ; et toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous, ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallèle du sage Hébreu et du sage Grec. Comme admirateur de l'un et de l'autre, je ne puis guère être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je suis peu surpris que vous donniez au second tout l'avantage. Vous n'avez pas assez fait connaissance avec l'autre, et vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui, de ce qui lui est étranger et qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, selon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jesus fût né à Athènes et *Socrate* à Jérusalem, que *Platon* et *Xénophon* eussent écrit la vie du premier, *Luc* et *Mathieu* celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage ; et ce qui lui fait tort dans votre esprit, est précisément ce qui rend son élévation

d'ame plus étonnante et plus admirable ; savoir, sa naissance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors ; au lieu que *Socrate*, né chez le plus instruit et le plus aimable, trouva tous les secours dont il avait besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les sophistes comme JESUS contre les prêtres, avec cette différence que *Socrate* imita souvent ses antagonistes, et que si sa belle et douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un sophiste comme eux. Pour JESUS, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels ; et depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infame de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet était de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre et digne de l'être ; car c'était par-là qu'il fallait commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de *Moïse*, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme et l'amour dans les cœurs, montrèrent son but, autant qu'il était possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils et lâches compatriotes, au lieu de l'écouter, le prirent en haine, précisément à cause de

son génie et de sa vertu qui leur reprochaient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, et que, ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple, incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractère; douceur qui tient plus de l'ange et du Dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, et qui fait verser des torrens de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté et transcrit fidellement ses discours qu'ils n'entendaient pas; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui; et c'est-là qu'on reconnaît l'homme divin, qui de si piétres disciples, a fait pourtant, dans leur grossier mais fier enthousiasme, des hommes éloquens et courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection serait terrible si elle était

juste : mais vous savez, Monsieur, ou du moins vous pourriez savoir que, selon moi, loin que JESUS ait fait des miracles, il a déclaré très-positivement qu'il n'en ferait point, et a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandaient.

Que de choses me resteraient à dire ! Mais cette lettre est énorme. Il faut finir. Voici la dernière fois que je reviendrai sur ces matières. J'ai voulu vous complaire, Monsieur, je ne m'en repens point ; au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées, mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, et qui s'est occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe guère que de soi-même.

A M. D'OFFREVILLE

A DOUAI.

Sur cette question : *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorenci, 4 octobre 1761.

LA question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 septembre, est importante et grave : c'est de sa solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adversaire soutient que tout homme n'agit, quoi qu'il fasse, que relativement à lui-meme, et que jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien même sans aucun retour d'intérêt personnel ; que les bonnes

œuvres qu'on rapporte à soi ne sont plus des actes de vertu, mais d'amour-propre : vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des misères de la vie humaine, et en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire : car quand nous agissons, il faut que nous ayions un motif pour agir, et ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étais un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disait qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable ? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt; car vous pourriez lui donner tel sens vous et votre adversaire, que vous seriez d'accord sans vous entendre, et lui-même pourrait lui en donner un si grossier qu'alors ce serait vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel et palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération; aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnoissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, et même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable et jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achète de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misère; tous les actes de cette espèce qui ont en vue un avantage extérieur, ne peuvent porter le nom de bonnes actions; et l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif

qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être absolu, et que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral, par opposition au premier intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles, matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, et pour tout dire en un mot, le seul qui tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose et qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premièrement, dans le système de la religion, c'est-à-dire, des peines et des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'auteur de notre être et au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, et en même-temps d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la raison même, et le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder

en quelque façon comme étranger à la chose; comme n'y tenant que par une expresse volonté de DIEU, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, et qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, et dont par cette raison je ne tenterai pas ici l'examen. Comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral; si cet amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions; si la conscience est innée dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés et de l'éducation : car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui; qu'il n'y a par conséquent que des sots qui croient à la vertu et des dupes qui la pratiquent : telle est la nouvelle philosophie.

Sans m'embarquer ici dans cette métaphysique qui nous menerait trop loin, je me contenterai de vous proposer un fait que vous

pourrez mettre en question avec votre adversaire, et qui, bien discuté, vous instruira peut-être mieux de ses vrais sentimens, que vous ne pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre thèse.

En Angleterre quand un homme est accusé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner sur l'examen de la procédure s'il est coupable ou s'il ne l'est pas, ne sortent plus de cette chambre et n'y reçoivent point à manger qu'ils ne soient tous d'accord, en sorte que leur jugement est toujours unanime et décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations les preuves paraissant convaincantes, onze des jurés le condamnèrent sans balancer ; mais le douzième s'obstina tellement à l'absoudre sans vouloir alléguer d'autre raison, sinon qu'il le croyait innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'exposer au même sort revinrent au sien, et l'accusé fut renvoyé absous.

L'affaire finie, quelques-uns des jurés pressèrent en secret leur collègue de leur dire la

raison de son obstination, et ils surent enfin que c'était lui-même qui avait fait le coup dont l'autre était accusé; et qu'il avait eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme, et ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes ses circonstances. Ce n'était point un homme juste, puisqu'il avait commis un crime; et dans cette affaire, l'enthousiasme de la vertu ne pouvait point lui élever le cœur, et lui faire mépriser la vie. Il avait l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait; il devait craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause, et ne fût un commencement d'indice contre lui : la prudence et le soin de sa sûreté demandaient, ce me semble, qu'il fît ce qu'il ne fit pas; et l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avait cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur, à toute sorte de risque; quel était donc cet intérêt auquel il sacrifiait sa vie même?

S'inscrire en faux contre le fait serait prendre une mauvaise défaite ; car on peut toujours l'établir par supposition, et chercher, tout intérét étranger mis à part, ce que ferait en pareil cas pour l'intérét de lui-même tout homme de bon sens, qui ne serait ni vertueux, ni scélérat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé et l'ait fait périr pour se mettre en sûreté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques ; puis suivant dans les deux cas le reste de la vie du juré et de la probabilité du sort qu'il se serait préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, et d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérét et les motifs du parti qu'il aurait choisi : alors si votre dispute n'est pas finie, vous connaîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérét d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, et celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothèse la raison de s'abstenir d'un crime

avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel et soi une bonne action onéreuse ; car, outre que quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal, qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien ; l'un et l'autre dérivent de la même source et ne peuvent être séparés.

Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre, comme fesaient les stoïciens, le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent ; parce que le bonheur s'empoisonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain : mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde ; et comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour

avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contens, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des maux de cette vie et n'en procure pas les biens ; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses ; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns et goûter plus délicieusement les autres. Nous avons donc en tout état de cause un véritable intérêt à la cultiver, et nous fesons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il serait insuffisant par lui-même, sans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon sentiment sur la question que vous m'avez proposée.

En vous remerciant du bien que vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre temps à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connaît point, ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite

duite à me justifier; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurais dû vous répondre plutôt; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix; et je vous avoue que quand elles en seraient, ce choix ne serait pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, et je ne répondrais pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me fesait un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

A M. USTERI,

PROFESSEUR A ZURICH.

Sur le Chap. VIII du dernier livre du Contrat social.

Motiers, le 15 juillet 1763.

Quelque excédé que je sois de disputes et d'objections, et quelque répugnance que j'aie d'employer à ces petites guerres le précieux commerce de l'amitié, je continue de répondre à vos difficultés, puisque vous l'exigez ainsi. Je vous dirai donc avec ma franchise ordinaire, que vous ne me paraissez pas avoir bien saisi l'état de la question. La grande société, la société humaine en général, est fondée sur l'humanité, sur la bienfesance universelle. Je dis, et j'ai toujours dit que le christianisme est favorable à celle-là.

Mais les sociétés particulières, les sociétés politiques et civiles ont un tout autre principe; ce sont des établissemens purement

humains, dont par conséquent le vrai christianisme nous détache, comme de tout ce qui n'est que terrestre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établissemens nécessaires, et il n'y a que les passions humaines qui les conservent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus besoin de magistrats, ni de lois : ôtez-leur toutes les passions humaines, le lien civil perd à l'instant tout son ressort ; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences ; l'intérêt particulier est détruit ; et faute d'un soutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre supposition d'une société politique et rigoureuse de chrétiens tous parfaits à la rigueur, est donc contradictoire : elle est encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un seul homme injuste, pas un seul usurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des apôtres ? et cependant il s'y trouva un *Judas* .... sera-t-elle plus parfaite que celle des anges ? et le diable, dit-on, en est sorti. Mon cher ami, vous oubliez que vos chrétiens seront des hommes, et que la perfection que je leur suppose, est celle que peut com-

porter l'humanité. Mon livre n'est pas fait pour les dieux.

Ce n'est pas tout : vous donnez à vos citoyens un tact moral, une finesse exquise; et pourquoi? parce qu'ils sont bons chrétiens. Comment! nul ne peut être bon chrétien à votre compte, sans être un la *Rochefoucauld*, un *la Bruyère?* A quoi pensait donc notre maître, quand il bénissait les pauvres en esprit? Cette assertion-là premièrement n'est pas raisonnable, puisque la finesse du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaisons, et s'exerce même infiniment mieux sur les vices que l'on cache, que sur les vertus qu'on ne cache point. Secondement, cette même assertion est contraire à toute expérience, et l'on voit constamment que c'est dans les plus grandes villes, chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux pénétrer dans les cœurs, à mieux observer les hommes, à mieux interpréter leurs discours par leur sentiment, à mieux distinguer la réalité de l'apparence. Nierez-vous qu'il n'y ait d'infiniment meilleurs observateurs moraux à Paris qu'en Suisse? ou conclurez-vous de-là qu'on vit plus vertueusement à Paris que chez vous?

Vous dites que vos citoyens seraient infiniment choqués de la première injustice. Je le crois ; mais quand ils la verraient, il ne serait plus temps d'y pourvoir ; et d'autant mieux qu'ils ne se permettraient pas aisément de mal penser de leur prochain, ni de donner une mauvaise interprétation à ce qui pourrait en avoir une bonne. Cela serait trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits se gardent bien de commencer par des injustices ; au contraire, ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance et l'estime publique, par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le masque, et ne frappent les grands coups, que quand leur partie est bien liée, et qu'on n'en peut plus revenir. *Cromwell* ne fut connu pour un tyran, qu'après avoir passé quinze ans pour le vengeur des lois et le défenseur de la religion.

Pour conserver votre république chrétienne vous rendez ses voisins aussi justes qu'elle ; à la bonne heure. Je conviens qu'elle se défendra toujours assez bien pourvu qu'elle ne soit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à mes soldats, par le simple amour de la conservation, c'est celui qui ne manque à personne. Je lui ai donné un motif

encore plus puissant sur des chrétiens ; savoir l'amour du devoir. Là-dessus, je crois pouvoir pour toute réponse vous renvoyer à mon livre, où ce point est bien discuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes passions qui fassent de grandes choses ? Qui n'a d'autre passion que celle de son salut, ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si *Mutius Scevola* n'eût été qu'un saint, croyez-vous qu'il eût fait lever le siège de Rome ? Vous me citerez peut-être la magnanime *Judith* ; mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbarement coquettes, n'iront pas, je crois, séduire leurs ennemis, et puis coucher avec eux pour les massacrer durant leur sommeil.

Mon cher ami, je n'aspire pas à vous convaincre. Je sais qu'il n'y a pas deux têtes organisées de même, et qu'après bien des disputes, bien des objections, bien des éclaircissemens, chacun finit toujours par rester dans son sentiment comme auparavant. D'ailleurs quelque philosophe que vous puissiez être, je sens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds parce que vous le voulez ; mais je ne vous en estimerai pas moins pour ne pas penser comme moi. J'ai

dit mon avis au public, et j'ai cru le devoir dire, en choses importantes et qui intéressent l'humanité. Au reste, je puis m'être trompé toujours, et je me suis trompé souvent sans doute. J'ai dit mes raisons ; c'est au public, c'est à vous à les peser, à les juger, à choisir. Pour moi, je n'en sais pas davantage, et je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres sentimens, les gardent, pourvu qu'ils me laissent en paix dans le mien.

Fin du Tome troisième des Lettres.

